Le Sycomore N° 9 2001

Trois termes relatifs au système sacrificiel	A. Bessong	2
Paul et le don des Philippiens	Article recension	11
Termes botaniques dans les langues du Nigeria	R. Koops	17
« Ange »	H. Wiens	24
Points communs : Pilier et circonsion	A. Tankoano	26
Chanter les Écritures	A. Oumarou et V. Yakoura	28
Le pupitre : un nouvel outil	J. Maire	30
Analyse de discours et traduction en obolo	A. Uche	33
Qu'est ce que la lisibilité	B. Newman	37
« Oracle de Yahvé »	T. Wilt	40
Projets interconfessionnels	M. Hill	44
Projets interconfessionnels	T. Wilt	48
Formation en traduction à la FATEB	M. Karan	50
Préparer une sélection biblique	L. Zogbo	53
Une vision pour l'année 2025	J. Maire	68
L'ABU adopte un objectif élargi	L. Jerden et A. Rhodes	70
Étude biblique : 2 Corinthiens 4.1-7	C. Bonnet	74

Chers lecteurs,

De nos jours, l'expression « traduire des cultures » surgit souvent dans les discussions autour de la traduction. Elle illustre à quel point il est important de comprendre les cadres culturels du texte source et du public cible pour réellement communiquer en traduisant. C'est un thème majeur dans ce numéro du Sycomore.

A. Bessong étudie le rapport entre les notions de sacrifice dans la culture des Hébreux et celle des Bafias du Cameroun, reconnaissant qu'il est simpliste de parler de la culture au singulier : le cadre culturel des villageois non chrétiens se distinguera de celui des élèves chrétiens, p. ex. Dans leurs études de termes techniques, R. Koops et H. Wiens montrent qu'une trop forte dépendance des versions produites dans des cultures étrangères à la fois aux cultures bibliques et à la culture cible empêche de tirer pleinement profit des richesses culturelles et linguistiques du public cible. A propose de l'échange de dons, une a recension fait ressortir des ressemblances entre des notions culturelles implicites dans le NT et celles de plusieurs cultures africaines. A. Tankoano montre que des différences entre les pratiques culturelles concrètes n'empêchent pas qu'il y ait chevauchement au niveau des notions qui les sous-tendent.

M. Hill suggère l'importance de reconnaître la culture d'une organisation se manifestant, entre autres, par ses choix linguistiques. L. Zogbo propose des directives pour préparer des « sélections » bibliques qui soient pertinentes par rapport aux intérêts et soucis d'aujourd'hui tout en respectant les différences culturelles. A. Oumarou et V. Yakoura évoquent la possibilité de chanter et mettre en scène les Écritures de manière culturellement appropriée. Ch. Bonnet nous exhorte à respecter « la condition impérative » de « l'inculturation de l'Évangile ».

Quant aux choix linguistiques favorisant la communication des Écritures, A. Uche nous invite à respecter le génie de la langue produite par la culture du public cible, B. Newman plaide pour une traduction qui plaît à l'oreille, et T. Wilt rappelle qu'une traduction par équivalence fonctionnelle exploitera la souplesse et la créativité de la langue.

Enfin nous avons des nouvelles d'organisations engagées dans la traduction : la nouvelle vision de la SIL, la nouvelle Déclaration d'objectif de l'ABU et le nouveau programme de traduction à la Faculté de Théologie Évangélique de Bangui.

Bonne lecture !

La rédaction

La traduction en bafia de trois termes clés relatifs au système sacrificiel de la lettre aux Hébreux

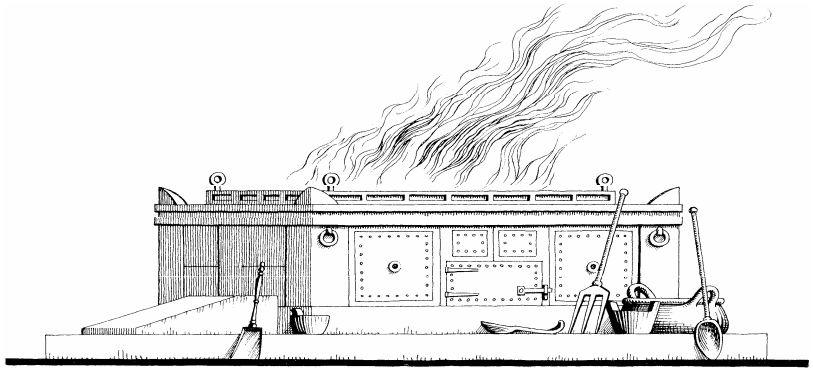
Dieudonné P. Aroga Bessong

M. Aroga est un conseiller en traduction de l'ABU. Il travaille au Cameroun, au Togo et en Guinée équatoriale

Cet article est tiré de notes préparatoires d'un séminaire-atelier sur la lettre aux Hébreux tenu récemment à N'Djamena. Il porte sur la traduction de quelques termes clés relatifs au système sacrificiel juif qui tient une place importante dans cette lettre. Un terme clé est un terme dont l'importance dans le texte biblique est indéniable. A ce titre sa traduction devrait varier le moins possible. Le sensdes termes clés dans le contexte biblique sera défini. Puis les propositions de traduction en bafia seront discutées, et de meilleurs équivalents seront proposés lorsque cela sera nécessaire, compte tenu du sens biblique et de l'exigence de régularité admise dans la traduction des termes clés.

Sacrifice

Le sacrifice est généralement décrit comme un acte religieux consistant à faire un don à Dieu ou à tout autre être puissant afin d'établir, maintenir ou ré-instaurer une relation convenable entre celui qui offre le sacrifice et la divinité ou cet être. Ce terme décrit également ce qui est donné pour atteindre ces objectifs. Le mobile en ce qui concerne la Bible peut être : 1- d'honorer Dieu et de le remercier pour une bénédiction reçue, 2- plus souvent d'obtenir le pardon de péchés commis ou la purification d'une impureté, 3- de racheter une vie (qui, autrement, aurait dû être abandonnée) en offrant la vie d'un animal pour celle du racheté. Plusieurs de ces raisons peuvent intervenir en même temps.



A l'époque de l'Ancien Testament, le système sacrificiel des Israélites comportait le sacrifice d'animaux et de graines de céréales. Dieu a révélé à Moïse les lois que son peuple devait appliquer pour lui obéir. Il y a donné les détails précis concernant les sacrifices qu'il attendait de lui. D'après le livre du Lévitique, il y a cinq types de sacrifices :

1- les sacrifices brûlés (p. ex. : 1.1-17) ;
2- les offrandes de céréales (p. ex. : 2.1-16) ;
3- les sacrifices pour obtenir la paix (p. ex. : 3.1-17) ;
4- les sacrifices pour les péchés (p. ex. : 4.1–5.13) ;
5- les sacrifices de culpabilité (p. ex. : 5.14-19).

Mis à part les offrandes de céréales, tous les sacrifices supposaient la mort d'un animal et l'utilisation de son sang. En plus des sacrifices quotidiens pour toute la nation, un flot constant d'adorateurs maintenaient le sanctuaire en activité toute la journée par leurs sacrifices personnels ou leurs offrandes volontaires.

Ce système continua pendant la vie de Jésus sur terre. Le Nouveau Testament enseigne que Jésus l'a porté à son sommet et l'a rendu caduque par sa propre mort, même si le système a perduré jusqu'à la destruction du temple de Jérusalem, en l'an 70 apr. J.-C. Dans le Nouveau Testament, on peut distinguer trois grands usages du mot « sacrifice » :

1- sacrifices d'animaux et autres ;
2- mort sacrificielle du Christ ;
3- offrandes faites à Dieu par des chrétiens.

Le système religieux bafia ne connaît pas de sacrifices spécifiques aux divinités. Le Bafia offre ses sacrifices principalement pour conjurer le sort (*rìfùnɛn*) à l'occasion d'une mort accidentelle ou violente, d'un sacrilège commis (par exemple des relations sexuelles interdites entre proches parents) ou en cas de maladie grave. Dans ce dernier cas, par exemple, la famille est réunie pour un traitement à administrer. Chaque participant prend la parole et tient des propos pour clamer sa bonne volonté et conjurer le sort, soit en brandissant des herbes utilisées dans ce genre de circonstance, soit par l'entremise d'un animal domestique. Ces herbes sont jetées, et l'animal est ensuite sacrifié, sans être consommé. On les *ɨ̀fùna* en bafia.

Le sacrifice n'est pas offert à un esprit ou une divinité spécifiques. Certes, des personnes bien déterminées ont pour rôle d'effectuer les opérations requises. Cependant, elles assument beaucoup plus les fonctions de guérisseurs (*babàri*) que d'intermédiaires. Certaines cérémonies initiatiques, par exemple pour accéder à certaines confréries, pourraient comporter des sacrifices. Il s'agirait là beaucoup plus de

pactes, en dépit, voire en raison du secret, assorti de malédictions pour le non-initié curieux, qui entoure ces pratiques. Ces cérémonies pourraient bien comporter l'invocation et la participation d'esprits. Mais rien ne permet de penser que les sacrifices offerts le sont à ces esprits.

Voici les références principales en bafia du terme sacrifice dans la lettre aux Hébreux :

≡ìtuwe ≡i à cuussii ≡isuu ribogsi ⌊i Bɛll 9.9
bêtes que il massacre pour l'honneur à Dieu

funɛɛ « s'est/a offert en sacrifice » 5.1 ; 7.27 ; 8.3 ; 9.26

≡ifùna « sacrifices » 10.1, 5, 6, 8, 12, 26 ; 11.4 ; 13.15.

Le terme régulier semble devoir comporter le verbe *rìfùnɛn* « se départir pour conjurer le sort » ou sa forme nominale : *ki/≡ifùna* « ce dont on s'est départi pour conjurer le sort » (discutés dans l'avant-dernier paragraphe). En conséquence, il faudrait remplacer *cuusii* « massacrer » par ce verbe dans la première expression citée ci-dessus. En contexte linguistique de menace caractérisé par une faible connaissance lexicale par les jeunes, cette traduction est acceptable, car ici, l'acte décrit par le verbe *rìfùnɛn* porte sur une/des bêtes (*kì/≡ìtuwe*) et en éclaire le sens. Cependant, pour une traduction économique, il y a lieu de remplacer *≡ìtuwe ≡i à cuussii/fùnɛɛ* « les bêtes domestiques qu'il massacre/offre en sacrifice » par *≡ifùna* « les sacrifices ». Ceci est d'autant plus souhaitable que ce terme est défini dans le glossaire comme « ce qu'une personne offre en sacrifice... un animal domestique que l'on tue afin de s'en servir pour honorer Dieu » (p. 489 de quel ouvrage ? du NT ? de la Bible ?). Et le glossaire est un instrument de plus en plus familier pour la jeunesse. La plus grande régularité ainsi obtenue a l'avantage supplémentaire de rendre le texte plus concis. Dans ce cas, ce terme resterait associé aux contextes rappelant les sacrifices de l'AT, les autres significations, surtout au sens 3 ci-dessus, devant être rendues par *riɸá* (*mɛfáfàà*) « don(s) ».

Grand prêtre

Avant d'aborder l'analyse du terme clé lui-même, on examinera le mot prêtre. Comme le soulignent Barnwell *et al.*, dans le système religieux juif, les prêtres assuraient diverses charges sacrées dans le temple pour le bénéfice de l'ensemble du peuple, à savoir :

a- offrir des sacrifices et offrandes chaque matin et chaque soir, ainsi que des sacrifices spéciaux, et assumer d'autres fonctions le jour du sabbat et lors des fêtes annuelles ;

b- présenter à l'autel des sacrifices et offrandes apportés par des particuliers, servant ainsi d'intermédiaires entre Dieu et son peuple.

S'agissant de la traduction de prêtre, ces mêmes auteurs soulignent l'importance de distinguer les prêtres des autres responsables religieux. Les prêtres présentent les sacrifices et offrandes au nom du peuple. Il faut donc trouver dans la langue cible une expression caractérisant une telle fonction.

(1) Si, dans le système religieux de la langue réceptrice, un mot désigne une personne chargée d'offrir des sacrifices au nom du peuple, il pourrait être modifié par un complément comme « à Dieu » ou « dans la maison de Dieu » pour traduire « prêtre ». L'équipe de traduction pourrait être tentée de l'accepter sans modificateur en supposant que la tradition linguistique du public cible est assez proche du concept juif. Elle se verrait probablement corriger par l'exégète ou le conseiller en traduction en raison de l'incompatibilité de fond de ces deux notions. Des tests approfondis s'avèrent nécessaires. En effet, l'une ou l'autre traduction pourrait être rejetée par la population si elle lui rappelle trop le prêtre fétichiste traditionnel.

(2) On peut aussi utiliser une expression descriptive comme *personne qui offre/présente des sacrifices (à Dieu),* « sacrifieurs ».

(3) De même, on peut utiliser un terme général désignant celui qui accomplit les rites religieux, si le terme implique que les offrandes à Dieu représentent une partie importante de ces rites. Ainsi, *nfunEn =yom* « celui qui offre des sacrifices » (dérivé du verbe *rifunEn,* voir plus haut) pourrait être qualifié par *yEE BEll* « à Dieu » pour servir de traduction à « prêtre », mais le traducteur ne l'a pas retenu, probablement parce que le terme *nfunEn* se fait de plus en plus rare dans l'usage du fait de la régression de la pratique des sacrifices. (4) Enfin, un emprunt phonétiquement adapté d'une langue dominante (le français par exemple) peut être utilisé. C'est cette solution que le traducteur en bafia a préférée. Son choix se justifie par l'absence d'un terme en bafia pour la fonction de prêtre au sens juif du terme, dans un contexte où il est préférable d'éviter la désapprobation pour association trop étroite avec des pratiques fétichistes.

S'agissant du terme grand prêtre, son équivalent grec *archiereus* au singulier désignait presque toujours le grand prêtre, chef de tous les prêtres, choisi pour assumer une fonction spéciale. En effet, chaque année, le jour de l'expiation, en tenue spéciale (Ex 28), il entrait dans le lieu très saint pour asperger le sang des animaux sacrifiés afin que le peuple soit purifié de ses péchés (Lév 16).

Dans la lettre aux Hébreux, il y a une comparaison détaillée entre le Christ et le grand prêtre. Certes, le Christ n'était pas descendant d'Aaron comme les autres grands prêtres ; cependant, l'auteur de cette lettre l'appelle grand prêtre parce que, comme le grand prêtre, il offrit un sacrifice pour les péchés des humains : sa propre personne (Hébr 9.26, 28). A ce titre, il est entré dans la présence de Dieu à la place des hommes (Hébr 9.12).

En bafia, des expressions différentes sont utilisées pour traduire « grand prêtre » :

rifom ⌊ι ≡ɛpirɛɛtirɛ: 2.17; 3.1
nlami-≡ɛpirɛɛtirɛ: 4.13 (sous-titre)
nk mɛn-≡ɛpirɛɛtirɛ à gwey : 4.14
nlamì ≡ɛpirɛɛtirɛ wis à gwey : 4.15
nlami-≡ɛpirɛɛtirɛ: 5.1

Trois problèmes méritent l'attention dans ces traductions :

1- Pour rendre l'adjectif grand dans l'expression grand prêtre, le traducteur bafia utilise trois termes :

- *rìfòm* : mot principalement utilisé pour désigner le chef du village. Il s'agit donc d'un titre comparable à *g mìnà* —emprunt de l'anglais *governor* « gouverneur »— terme surtout utilisé pour désigner les chefs d'unités administratives (préfets, sous-préfets, etc.) ;
- *nk mɛn* : dérivé du verbe rik mEn (de l'anglais *command* « commander ») ;
- *nlàmi* (dirigeant en général) dérivé du verbe *rilami* « régner sur ».

Les deux derniers termes sont des descripteurs de fonction (celui qui...). Ces termes ont probablement été retenus principalement pour rendre la composante sémantique *autorité* qui leur est commune ; les traductions ci-dessus ne devraient donc pas induire en erreur.

Néanmoins, le traducteur aurait dû faire un choix entre ces termes, desquels *nlami* semble le mieux convenir. En effet, si le grand prêtre était le prêtre qui assumait la plus haute charge dans le cadre du système de la prêtrise juive et assurait la présidence du Conseil suprême des Juifs, il est évident que la lettre aux Hébreux s'intéresse davantage à sa charge sacerdotale qu'à la présidence du Conseil. Pour indiquer la notion de rang liée à cette charge, le terme *nlami* semble le mieux convenir parce qu'il est le plus neutre. *Rifom* (tout comme *nk mɛn*) rappellerait plus l'idée d'autorité du chef qui, bien qu'importante dans le cas qui nous concerne, reste secondaire dans l'esprit de l'auteur de la lettre aux Hébreux, qui accorde davantage d'attention au sacerdoce.

2- Il y a ensuite l'utilisation irrégulière du trait d'union : le terme *nlamì ≡ɛpirɛɛtirɛ* est parfois un mot composé. L'une des graphies devrait être adoptée et maintenue tout le temps.

3- Il y a enfin une utilisation irrégulière de l'adjectif *à gwey* « grand, éminent, supérieur ». Il est ajouté à la traduction du terme en bafia lorsqu'il y a référence claire ou implicite à Jésus, sauf en Hébr 8.3 où il s'agit de la fonction en général. Cet ajout peut se justifier en Hébr 4.14 pour un grand prêtre éminent (nk mɛn-≡ɛpirɛɛtirɛ à gwey). C'est probablement ce sens que le traducteur a voulu élargir aux autres usages, sans pour autant rester cohérent comme nous l'avons souligné. Mais cet élargissement ne semble pas nécessaire.

Sanctuaire

Un temple ou sanctuaire est un bâtiment destiné à l'adoration d'un être divin. En Mésopotamie, d'où était originaire Abraham, chaque ville avait un temple dédié à son patron divin. Cette divinité était considérée comme propriétaire des terres. Quand elle ne les bénissait pas, celles-ci restaient improductives, de sorte que les revenus de son temple étaient faibles. Le roi ou chef de la localité assurait la gestion de ces biens.

Les patriarches qui menaient une vie semi-nomade n'avaient aucun besoin de construire un sanctuaire particulier pour leur Dieu. Il se révélait à eux où et comme il voulait. A l'occasion, on lui dressait un autel pour des sacrifices ou une colonne commémorative (Gen 28.22). Quand Israël devint une nation, il lui fallut un sanctuaire central, lieu de rassemblement de tout le peuple, symbole de son unité dans l'adoration de son Dieu. Le tabernacle joua ce rôle pendant l'exode dans le désert, puis il y eut des sanctuaires reconnus pendant la période des juges (Sichem, Jos 8.30ss.; Siloh, 1 Sam 1.3).

Dans le Nouveau Testament, le mot grec *ieros* « temple » désigne souvent le bâtiment à Jérusalem dans lequel Dieu se manifesta d'une manière spéciale, et où les prêtres lui offraient des sacrifices au nom du peuple. On l'appelle parfois la maison de Dieu. Mais dans l'Ancien Testament, la situation inverse prévaut. Ici, *bét YHWH* « maison de YHWH » est plus usité que *héykal* (rendu dans la LXX par *ieros*) plus souvent réservé aux sanctuaires hors de Jérusalem (1 Sam 1.9) ou à d'autres parties du complexe du temple.

Le nom *miqedâsh* sert très fréquemment dans l'AT à désigner le tabernacle et le temple. Conformément à la signification de base du groupe de mots représentés par la racine *qâdash*, il dénote ce qui est réservé à la sphère du sacré. Lorsqu'il se réfère au sanctuaire, il concerne l'espace physique réservé à l'adoration de Dieu, lequel était sacré parce que Dieu s'y retrouvait au milieu du peuple (Ex 25.8). Par conséquent, sa

sainteté ne devait pas être profanée (Lév 12.4; 19.30). Ce terme désignait aussi les sanctuaires consacrés aux faux dieux (Lév 26.31; És 16.12; Amos 7.9). Il s'appliquait en outre aux objets du tabernacle destinés à l'adoration des Lévites (Nomb 10.21), ainsi qu'aux parties des sacrifices considérées comme particulièrement saintes, par exemple (Nomb 18.29).

Les populations de Canaan disposaient de leurs propres temples, simplement appelés « maison... » de Dagon ou de tout autre patron divin (1 Sam 5.5; 1 Sam 31.10). En résumé, le terme sanctuaire ou temple peut désigner dans la Bible :

1. l'ensemble du temple de Jérusalem, ou ses cours
2. le sanctuaire, bâtiment central de la montagne du temple
3. le lieu saint dans les cieux où se trouve Dieu (sens figuré)
4. les endroits où Dieu est présent, dans la personne du Christ ou à travers son peuple (sens figuré)
5. un temple païen
6. la tente de la rencontre ou tabernacle.

Deux termes grecs sont utilisés pour désigner le sanctuaire : *skênê* et *ta hagia*. Ce dernier constitue une partie de l'expression *ta hagia tôn hagiôn*, traduction par la Septante de l'expression hébraïque *qodèsh haqqodâshîm* (saint des saints) par exemple en Nomb 4.19. Le premier terme apparaît en Hébr 8.2 et 9.8, le second en Hébr 9.12, 24, 25 ; 10.19 ; et 13.11.

Dans la lettre aux Hébreux, deux réalités sont sous-jacentes :

1- Le tabernacle ou tente de la rencontre, qui accompagna le peuple d'Israël pendant son périple vers la terre promise. Il était donc transportable et devint inutile après la construction du temple.
2- Le temple, dont le premier fut construit par le roi Salomon vers 960 av. J.-C. Reconstruit après sa destruction vers 587 av. J.-C., il fut définitivement détruit en 70 apr. J.-C.

En 8.2, il est, selon Ellingworth et Nida, probable que le lieu très saint désigne l'ensemble du sanctuaire de l'Ancien Testament, et non sa seule salle intérieure. Aussi certaines traductions en langue courante ont-elles simplement le mot « sanctuaire », ce qui semble plus approprié. En 9.8, selon les mêmes auteurs, l'interprétation de sanctuaire présente des difficultés. L'expression peut signifier : (a) le sanctuaire terrestre (= tente) ou (b) le sanctuaire céleste (9.12). Plusieurs versions anglaises laissent la question ouverte. Le terme peut aussi s'appliquer (a) à tout le sanctuaire (= tente), (b) à la partie extérieure seulement (9.12) ou (c) à la partie intérieure seulement. La majorité des traductions optent pour cette dernière interprétation ou laissent la question ouverte. D'après le Manuel du traducteur, le contexte suggère en 9.24-25 (surtout l'expression

« chaque année » au verset 25) que l'auteur compare le sanctuaire, ou peut-être sa partie intérieure, à la présence même de Dieu dans les cieux. Dans chaque contexte, les traducteurs choisiront l'une des interprétations ci-dessus et indiqueront les autres possibilités en note.

Voici les options des principales traductions françaises : la TOB traduit les termes grecs mentionnés plus haut invariablement par sanctuaire, tout comme la SR qui ne varie qu'en 9.8, où elle met tabernacle, et comme le Semeur qui introduit en plus « lieu très saint » en 10.19. La BFC traduit les mots grecs de trois façons différentes. Le terme *skênê* utilisé en Hébr 8.2 et 9.8 est traduit par *tente*. Le terme *ta hagia* est rendu de deux façons : par *sanctuaire* en Hébr 9.24-25, où le contexte permet de constater qu'il s'agit du sens générique de « endroit mis à part » (cf. par exemple l'expression « fait de main d'homme » en Hébr 9.24) ; et par *lieu très saint* en Hébr 9.12 ; 10.19 et 13.11, où le contexte laisse entendre qu'il s'agit de la présence effective de Dieu. La plus grande variation est atteinte par Parole de Vie avec quatre termes : lieu saint (8.2 ; 9.12), tente (9.8), temple (9.24), et lieu très saint (9.25 ; 10.19 et 13.11). La variété d'interprétation de certains des textes déjà signalée autorise une telle multitude de solutions. Cela étant, le FC semble le plus cohérent dans ses choix.

Le traducteur bafia utilise trois termes : endroit qui mérite attention (8.2 ; 10.19), endroit qui mérite une attention absolue (9.8, 12 ; 13.11) et salle de Dieu (9.24). Comparativement aux choix du FC, qui nous semblent les plus judicieux, on note un certain désordre. Trois expressions pourraient être maintenues : *kinuu ki ri goo yi bul* « tente en peau de chèvre » là où le FC a opté pour « tente », « endroit qui mérite attention » là où le FC a *sanctuaire*, et enfin « endroit qui mérite une attention absolue » là où le FC met « lieu très saint ».

Les deux dernières tournures en bafia découlent d'un vocable qui, à l'origine, avait entre autres composantes sémantiques l'idée d'interdit, par exemple sur le plan alimentaire. L'accent portait alors sur l'attitude humaine. Après son adoption par le christianisme pour traduire, à tort d'après nous, la notion de sainteté, il a évolué pour devenir plus neutre et indiquer ce qui est à part et donc mérite attention. Il était bien question de consécration et de séparation dans la notion biblique. Mais ces deux composantes sémantiques ont pu être mal interprétées, comme s'il s'agissait de se tenir à l'écart du sanctuaire. Un phénomène anthropologique a pu favoriser cette confusion. En effet, les sanctuaires bafias n'étaient pas nécessairement accessibles à tous. Cependant, il faut croire qu' en plus de cinquante ans de christianisme, le maintien de la notion, désormais dotée d'une assise sémantique différente, a fait basculer le mot dans un domaine plus neutre.

Une autre langue du Cameroun, le bassa, utilise deux termes : *homa mpubhaga* « endroit rendu blanc » en 9.24, *et homa a nlôôha mpubhaga* « endroit rendu blanc plus [que tout autre] » partout ailleurs. Ici le terme traduit par « blanc » peut aussi indiquer l'éclat, la lumière et évoque donc la sainteté, dans une conception courante dans nos sociétés, mais peu compatible avec celle de la Bible. Selon cette conception, il s'agirait d'une qualité intrinsèque, de l'absence de défaut. Or dans la conception biblique, la sainteté des créatures leur est avant tout conférée par une mise à part, et les qualités intrinsèques comme l'intégrité, certes importantes, restent secondaires. On pourrait s'inspirer de cet exemple et dire en bafia *kiden ki tEnEn* « compartiment propre » pour le lieu saint, que l'on qualifierait par *ki ci≡* « complètement » pour obtenir l'équivalent de lieu très saint. Cependant, la signification resterait inadéquate comme on vient de le démontrer.

On aurait pu suivre ici le Manuel du traducteur et traduire lieu saint par *den inE ≡i suu ri≡ gsi ⌊i BEll* « compartiment pour adorer Dieu ». La difficulté aurait alors consisté à spécifier le lieu très saint, comme s'il pouvait y avoir des degrés dans l'adoration de Dieu. Elle aurait pu être contournée grâce à un adverbe comme *⌊y ri ⌊y* « exclusivement » : « compartiment exclusivement pour adorer Dieu ». Car le lieu saint pouvait accueillir d'autres activités (voir plus haut). Cette solution offre l'avantage de ne pas coller servilement au texte de base. Mais elle présente l'inconvénient d'une certaine imprécision du terme désignant le saint des saints. Pourrait-on dire au moins Comme on peut le voir, il n'y a sans doute pas de solution simple et parfaitement satisfaisante.

Bibliographie

Barnwell, K., P. Dancy, and A. Pope. *Key Biblical Terms in the New Testament*. Dallas : SIL (prepublication draft).

Ellingworth, P. and E. Nida. 1983. *A Translator's Handbook on the Letter to the Hebrews*. London : UBS.

Harris, R., G. Archer, Jr, and B. Waltke (eds). 1980. *Theological Wordbook of the Old Testament*. Chicago : Moody Bible Institute.

Kaate Nyambe (La Bible en bassa). Yaoundé : ABC.

Keener, C. 1993. *Bible Background Commentary*. Downers Grove, Il : IV Press.

Louw, J. et E. Nida, eds. 1988. *Greek-English Lexicon of the New Testament based on Semantic Domains*. London : UBS.

New Bible Dictionary. 1982. Leicester, England : Universities and Colleges Christian Fellowship.

Ny ny n a bee (Le Nouveau Testament en bafia). 1996. Yaoundé : ABC.

A propos du don que Paul reçoit des Philippiens

Les pages qui suivent sont la traduction d'un article recensant le livre *Paul's Gift from Philippi : Conventions of Gift Exchange and Christian Giving* deG.W. Peterman (Cambridge : Cambridge University Press, 1997). L'article, rédigé par David E. Garland, a paru en anglais dans le *Journal of Biblical Literature* (1999 118:3, p. 562-565); notre reconnaissance va aux éditeurs du JBL pour l'autorisation de le publier dans Le Sycomore, et à René Péter-Contesse pour la traduction française.

Nous pensons que cet article intéressera nos lecteurs parce qu'il illustre de manière concise plusieurs dimensions du contexte, ou du cadre d'interprétation, dont les traducteurs doivent tenir compte lorsqu'ils veulent communiquer le message de l'Écriture Sainte : le contexte culturel, le contexte social, les expériences et perspectives personnelles de l'auteur, et le contexte religieux et scripturaire dans lequel celui-ci a écrit. Au-delà du contexte l'auteur dans toute sa complexité, les traducteurs doivent également prendre en considération les contextes dans lesquels ils évoluent eux-mêmes, et ceux dans lesquels évoluent leurs futurs lecteurs. De quelle manière leur propre situation socioculturelle, leurs expériences et leur compréhension de l'Écriture vont-elles influencer leur interprétation du texte biblique ?

En Phil 4.10-20, Paul semble n'accepter qu'avec une certaine réticence le don des Philippiens ; ce langage a troublé plus d'un commentateur. On ne trouve dans ce passage aucune tournure exprimant de manière directe des remerciements, de sorte que la réaction de Paul, apparemment embarrassée, a été ressentie par plusieurs exégètes comme particulièrement peu gracieuse et a pu être qualifiée de « thankless thanks » (« remerciements dénués de reconnaissance »). Certains avancent que Paul se sent rabaissé quand il reçoit de l'argent, et que donc, agacé par le don des Philippiens, il recourt à des euphémismes pour en parler. C.H. Dodd, cherchant à saisir la pensée de Paul, propose l'interprétation psychologique d'un Paul haïssant l'argent : « Il ne se résout qu'à grand-peine à reconnaître que cet argent a été le bienvenu et il camoufle son embarras en alignant des termes techniques du monde des affaires, comme pour faire croire qu'il s'agit d'une transaction purement commerciale. » D'autres prétendent que Paul réprimande avec douceur les Philippiens, parce que par leur don ils auraient enfreint l'engagement de ne pas intervenir en sa faveur, alors que lui, Paul, tenait à son indépendance économique (un point de vue étonnant, puisque Paul les loue « de ce que votre intérêt pour moi ait enfin pu refleurir » [TOB], après une interruption de quelques années). D'autres encore relèvent que, de manière surprenante, Paul ne fait allusion à ce cadeau que tout à la fin de sa lettre ; ils suggèrent que ce paragraphe aurait pu constituer une brève missive de « remerciements » envoyée séparément et qui aurait été

rattachée à d'autres lettres destinées aux Philippiens par un éditeur ultérieur.

Ces explications méconnaissent une réalité importante : ce que le monde occidental moderne considère comme la manière correcte d'exprimer de la reconnaissance lors de la réception de cadeaux ne correspond pas à ce qui était jugé correct dans le monde méditerranéen du premier siècle de notre ère. Selon les critères de bienséance d'aujourd'hui, la réaction de Paul peut ressembler à celle d'un rustre. Mais les théories élaborées sur la base de nos propres conventions sociales actuelles nous conduisent bien trop souvent à une compréhension faussée des textes du premier siècle.

Ce que le monde occidental moderne considère comme la manière correcte d'exprimer de la reconnaissance lors de la réception de cadeaux ne correspond pas à ce qui était jugé correct dans le monde méditerranéen du premier siècle de notre ère.

Plusieurs auteurs se sont fourvoyés dans leurs explications relatives à la place de ce paragraphe dans la lettre ou à la nature des « remerciements » de Paul, tout simplement parce qu'ils n'ont pas su prendre en compte le cadre sociologique d'amitié dans lequel ces lignes ont été écrites. Le travail de Peterman ... cherche à corriger cette erreur de perspective... Peterman enracine son étude du texte dans le contexte social, examinant avec le plus grand soin les obligations sociales typiques et profondément ancrées relatives aux échanges de cadeaux, pour appliquer ensuite ses découvertes au texte néo-testamentaire. L'examen de ces conventions culturelles révèle que Paul exprime sa reconnaissance d'une manière qui correspond au cadre sociologique dans lequel il vivait, avec toutefois une adaptation des règles d'échange et de réciprocité sociale au message de l'Évangile.

Peterman relève que Paul doit avoir été fortement influencé tant par les Écritures que par les normes sociales ambiantes ; il commence donc sagement par examiner ce que disent l'Ancien Testament et la littérature juive extra-biblique à propos de « donner » et « recevoir ». Cette enquête fournit l'occasion d'une comparaison et d'un contraste avec les coutumes gréco-romaines. Les textes didactiques de l'AT indiquent clairement que les relations entre le donneur et le receveur impliquent également Dieu, et que par conséquent elles sont perçues non comme bipolaires, mais comme triangulaires. « Donner » est encouragé comme un comportement méritoire que Dieu récompensera. Par contre les textes juifs tardifs (le

Siracide, Philon, Flavius Josèphe) se rapprochent davantage de la pensée gréco-romaine selon laquelle celui qui reçoit un bienfait doit le rendre d'une manière ou d'une autre, et celui qui donne peut légitimement attendre quelque chose en retour. L'examen auquel Peterman s'est livré à propos de « donner » et « recevoir » dans la littérature juive est particulièrement important du fait que Paul ne suit pas toujours les sentiers battus des coutumes sociales. Cela fournit un précieux arrière-plan pour comprendre l'image de Paul (4.18) décrivant le don des Philippiens comme un « parfum de bonne odeur, sacrifice agréé et qui plaît à Dieu » [TOB]. Il en découle que le lien entre eux est triangulaire, parce que Dieu récompensera lui-même les Philippiens dans la mesure où Paul n'est pas en position de le faire.

Le troisième chapitre étudie le fait de « donner » et « recevoir » dans le monde gréco-romain et cherche à voir comment fonctionnaient les conventions réglant l'interaction sociale. Le *De beneficiis* de Sénèque est le guide fondamental pour comprendre les pratiques sociales liées à l'échange de cadeaux, et d'autres textes, littéraires ou non, servent simplement à compléter ou appuyer les thèmes abordés dans le texte de Sénèque. Le principe de compensation sociale dictait les rapports : celui qui recevait un cadeau ou un bienfait était dans l'obligation de rendre la pareille. Les cadeaux et les faveurs ne pouvaient donc pas être reçus comme allant de soi ; au contraire, ils plaçaient le bénéficiaire face à de sérieuses obligations. « Donner » était le fondement de toute amitié entre individus ou entre un individu et un groupe, et accorder des bienfaits visait à obtenir des « remerciements ». Le destinataire devenait un débiteur et devait exprimer sa gratitude par une sorte de « remboursement ». L'idée de récompense divine accordée au donneur est totalement absente. En conséquence, les bienfaiteurs donnaient habituellement à ceux qu'ils jugeaient dignes de recevoir quelque chose et capables de rendre la pareille.

Quand il y avait une disparité dans l'échange, le donneur gagnait une position privilégiée de supérieur alors que le destinataire descendait d'un cran dans l'échelle sociale. Recevoir un cadeau pouvait donc placer une personne sous une pression sociale et financière considérable. Celui qui n'était pas en mesure de rendre la pareille était tenu de manifester sa gratitude en accordant honneur et louange à son bienfaiteur, en plus des remerciements en paroles. La reconnaissance envers un supérieur était le plus souvent exprimée en proclamant l'affection et la bienveillance du donneur et en manifestant l'attitude de quelqu'un qui est redevable d'un bienfait. Par contre, lorsque la relation se présentait sur un pied d'égalité, exprimer des remerciements en paroles était jugé inapproprié. Peterman

cite... [une lettre écrite] en 58 après J.C. qui est la parfaite démonstration de cette convention. Dans cette lettre, un certain Chaïras écrit à un ami que de grandes démonstrations de gratitude ne sont pas nécessaires entre amis, et que prononcer des paroles de remerciements n'est nécessaire qu'entre gens qui ne sont pas des amis. Peterman a étudié d'autres lettres sur papyrus prouvant que les remerciements en paroles ne sont attendus que « lorsque quelqu'un écrit à une personne qui lui est socialement supérieure ». Des remerciements verbaux auraient été interprétés comme une sollicitation pour des bienfaits supplémentaires. Par ses recherches sur les pratiques grecques et romaines d'échanges de cadeaux, Peterman démontre que les « remerciements dénués de reconnaissance » de Paul sont conformes au protocole ancien en vigueur entre personnes intimes. Ce qui est remarquable en Phil 4.10-20, ce n'est pas que Paul ne dise pas merci, mais c'est qu'il ne dise pas « Je vous suis redevable ».

Peterman contribue aussi à expliquer l'emploi de la terminologie commerciale dans la réaction de Paul. Des études lexicographiques avaient déjà montré que les termes grecs *dosis* et *lêmpsis* (4.15) étaient utilisés dans le monde des affaires pour désigner des transactions commerciales, mais elles n'avaient pas du tout éclairé l'emploi que Paul en faisait. Peterman rassemble des témoignages tirés d'un plus large contexte social; par eux il montre que « donner » et « recevoir » (« un compte de doit et avoir » [TOB], « mes profits et pertes » [FC]) ont été choisis comme métaphores communes pour décrire les obligations mutuelles dans une relation d'amitié. Ce n'est pas par embarras que Paul utilise ces termes commerciaux, mais parce qu'il était naturel de les utiliser pour caractériser ce type de relation. Un autre auteur, Pilhofer (*Philippi*, vol. I), dont l'ouvrage a été publié après celui de Peterman, affirme que, sur le témoignage d'inscriptions, la tournure en question n'a rien à voir avec des relations d'amitié, mais est en rapport avec les honneurs cultuels offerts à une personne qui s'est signalée par une contribution importante. Cette divergence d'interprétation soulève la question de l'importance relative que les gens attribuent à divers témoignages. Il est clair que pour Peterman les témoignages littéraires sont plus probants pour nous aider à comprendre les conventions sociales.

Dans son quatrième chapitre, Peterman revient à l'épître aux Philippiens pour étudier le partenariat missionnaire de Paul avec les Philippiens, tel qu'il s'exprime dans les deux premiers chapitres de sa lettre. Les parallèles verbaux et conceptuels entre 1.3-11 et 4.10-20 suggèrent qu'on est en présence d'une inclusion, et Peterman y voit l'indication que Paul avait assurément l'intention de réagir à l'aide généreuse des Philippiens, bien davantage qu'on ne l'avait imaginé

jusqu'ici. Il propose de traduire les premiers mots de Paul en 1.3 par « pour chaque fois où vous vous êtes souvenus [de moi] », ce qui signifie que Paul se réfère au don des Philippiens dès le début du paragraphe où il rend grâce à Dieu, paragraphe qui détermine la ligne générale de la lettre. Il cherche à expliquer pourquoi Paul ne mentionne pas son sentiment d'être redevable envers les Philippiens en montrant que Paul donne une dimension théologique à son sentiment. Le seul lien qui unit Paul aux Philippiens vient de leur engagement commun dans le service qui transcende la réciprocité sociale. L'accent que Paul place sur leur partenariat dans l'Évangile, sur la manière dont la propagation de l'Évangile dirige sa propre vie et devrait diriger la leur également, sert à préparer sa réaction directe au cadeau dans le dernier chapitre de sa lettre. Tout comme Paul a servi les Philippiens de manière sacrificielle…, eux ont réagi de manière sacrificielle.

Le chapitre suivant aborde le paragraphe de « remerciements » de Phil 4.10-20. Dans son argumentation, Peterman considère que Paul est davantage guidé dans ses « remerciements » par les présupposés chrétiens qui ont leur source dans l'AT que par les conventions sociales gréco-romaines. Les études qui interprètent sa réaction uniquement en fonction des catégories sociales et des conventions littéraires se trompent en négligeant la faculté de Paul de remodeler les coutumes sociales dans son univers théologique. Pour Paul, l'Évangile englobe toute la réalité, y compris l'amitié, et la façonne. Il veut être sûr que son acceptation du don n'est pas mal interprétée ; il recourt donc aux catégories théologiques pour éviter toute méprise possible dérivant de la compréhension gréco-romaine des échanges de dons, et pour créer une nouvelle attitude à l'égard des cadeaux qui soit mieux en accord avec la mentalité chrétienne. Plutôt que de se présenter comme socialement redevable, Paul loue les Philippiens pour leur maturité chrétienne, affirme que le fait de donner est pour eux source de bienfaits spirituels, et que Dieu (et non pas lui, Paul) les récompensera. Dans ses remarques de conclusion de la lettre, Paul n'exprime pas tant sa gratitude, mais plutôt donne des instructions sur ce « qu'un tel partage signifie pour la vie de la communauté chrétienne ».

Pour Paul, l'Évangile englobe toute la réalité, y compris l'amitié, et la façonne.

Peterman étudie ensuite quelques textes choisis de 1 et 2 Corinthiens, ainsi que Rom 5.7; 15.25-31; 1 Tim 5.4 et Phm 17-19, pour montrer que Paul était parfaitement au courant des pratiques sociales, mais les acceptait ou les rejetait en fonction des situations concrètes. La priorité de l'Évangile déterminait sa manière de réagir quand les questions de

réciprocité sociale se posaient dans ses relations avec les Églises. L'étude de Peterman se termine sur des conclusions finales et des implications. Suivent trois appendices : les textes significatifs du *De beneficiis* de Sénèque ; divers exemples de l'emploi de l'expression « donner et recevoir » ; et les possibilités qu'avaient des prédicateurs itinérants et des philosophes d'être entretenus.

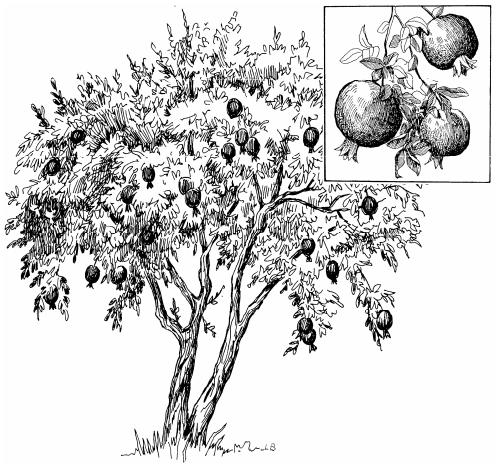
... Peterman n'a peut-être pas raison dans tous les détails de son exégèse ; du moins a-t-il raison au plan de sa méthodologie fondamentale lorsqu'il interprète la réaction de Paul à la lumière du contexte large de la pratique sociale de son époque. Cela vaut mieux que d'inventer des lectures basées sur des conceptions modernes ou de procéder à des études de vocabulaire qui ne tiennent pas compte de l'usage social. Bien des commentateurs, ignorant tout des conventions qui constituaient la structure complexe des relations dans l'Antiquité, se sont gravement fourvoyés dans l'interprétation de Phil 4.10-20. Peterman, par des arguments convaincants, démontre que les remerciements de Paul ne sont pas une idée qui lui est venue juste au moment de terminer sa lettre, ni une formule dépourvue de tact. L'étude de Peterman a déjà influencé le commentaire de Fee sur les Philippiens, lequel adopte et développe plusieurs des intuitions de Peterman dans son exégèse de 4.10-20. Par exemple Fee insiste sur la place que Paul a volontairement donnée à ce paragraphe à la fin de sa lettre : pour lui, les paroles finales que Paul adresse aux Philippiens, paroles de reconnaissance pour leur partenariat dans l'Évangile et dans ses propres difficultés, sont placées là pour qu'elles « continuent de résonner dans leurs oreilles ». L'étude de Peterman élargit également nos connaissances des conventions de réciprocité sociale dans le monde gréco-romain et fournit des témoignages de poids contre les arguments de ceux qui voudraient découper l'épître de Paul aux Philippiens en plusieurs lettres distinctes, envoyées à des dates différentes, et qui auraient été regroupées par un éditeur ultérieur.

—David E. Garland

Traduire des termes botaniques dans les langues du Nigeria

Robert Koops

M. Koops est un conseiller en traduction de l'ABU basé au Nigeria. Ce qui suit est une traduction de son article *Of gopher and galbanaum : translating biblical flora into Nigerian languages* (*The Bible Translator* 1995 46:4, pp. 423-427).



Le grenadier (ses fruits en gros plan)

Ceci est un résumé de la documentation que j'ai compilée dans mon « guide botanique » pour les traducteurs nigérians qui travaillent sur les livres du Pentateuque. C'est aussi un commentaire de cette documentation. Depuis que j'ai commencé ce projet, j'ai eu l'occasion d'observer dans plusieurs traductions réalisées au Nigeria ce qui se passe lorsque les ouvrages de référence sont limités ou manquent complètement. J'ai également pu découvrir des faits nouveaux sur la flore biblique, ainsi que d'importantes informations concernant les termes botaniques nigérians et la façon dont ils sont utilisés.[1]

Observations générales

Les principales versions nigérianes varient considérablement dans leur façon de traduire les termes botaniques. Les langues du sud sont beaucoup plus disposées à translittérer à partir de l'anglais. L'igbo par exemple reprend bon nombre de mots sans rien changer à leur

[1] Les ressources principales que j'ai utilisées pour ce projet sont *Plants of the Bible* de Michael Zohary et l'ouvrage récent *Baker Encyclopedia of Bible Plants* de F. Nigel Hepper. *Tree and Shrub in our Biblical Heritage* de Nogah Hareuveni m'a également aidé, ainsi que d'autres commentaires. Tout au long de mon guide, je fais référence à la publication de l'ABU *Fauna and Flora of the Bible*.

orthographe anglaise. Le hausa, par contre, tient à utiliser le vocabulaire local, qu'il corresponde ou non au contexte.

Il semblerait que les traducteurs manquent de connaissances botaniques, principalement à cause du manque d'ouvrages de référence. Dans cette situation, il n'est pas surprenant qu'ils ne connaissent pas grand-chose aux plantes et aux arbres de la Terre Sainte. Mais il est regrettable qu'ils ne soient pas conscients des réalités botaniques de leur propre culture. Par exemple, bien que les figues sauvages ne soient pas rares au Nigeria, la Bible en igbo translittère le mot anglais « fig », plutôt que d'utiliser le terme igbo.

Domaines problématiques

Les problèmes qui se posent dans la traduction des termes désignant des plantes bibliques appartiennent à trois grands domaines. Nous regarderons brièvement les deux premiers, pour nous attarder plus longuement sur le troisième.

Des espèces difficiles à identifier. Le sens de certains termes botaniques hébreux est incertain. L'exemple sans doute le plus connu est le terme que la SR a traduit par « bois de gopher » (SR), qui désigne le matériau que Noé a utilisé pour construire son arche (Gen 6.14). « Gopher » est une simple translittération du terme hébreu, qui se réfère peut-être à la qualité du bois plutôt qu'à l'espèce en particulier : comparer « bois résineux » (TOB, BJ, Semeur). Mais beaucoup considèrent qu'il désigne un arbre de la famille des conifères : « bois de cyprès » (FC, Osty).

Un second exemple dans cette catégorie est la tournure « beaux arbres » (SR) en Lévitique 23.40. L'expression en hébreu *perî 'éç <u>h</u>âdâr* cumule deux problèmes :

1) *<u>H</u>âdâr* signifie-t-il ici « bon, beau », ou est-ce une espèce d'arbre, comme le suppose la Bible du Rabbinat Français (« l'arbre hadar ») ?[2]

2) En partant du sens « beau », la structure de l'expression est ambiguë : doit-on lire « des fruits de beaux arbres » (Osty) ou « de beaux fruits » (FC, TOB qui considèrent « d'arbres » comme superflu dans ce contexte ; Semeur : « de beaux fruits de vos arbres »).

[2] Dans les Psaumes, la TOB traduit souvent le mot de la même orthographe par « éclat » (p.ex. 8.6 ; 21.6).

Il existe beaucoup d'autres termes hébreux difficiles à identifier avec certitude.

La difficulté à laquelle se heurtent la plupart des traducteurs au Nigeria est le manque d'ouvrages appropriés, qui les empêche de bien étudier de tels problèmes. Nos manuels et guides pour les traducteurs ne couvrent pas certains passages problématiques, et même lorsqu'ils en parlent, leurs recommandations sont parfois dépassées.

Des espèces locales ignorées ou inutilisées. Cette catégorie concerne le figuier, la casse et l'acacia. Dans le sud du Nigeria, on pourrait ajouter le dattier. Les jeunes traducteurs qui ont grandi en ville ne savent tout simplement pas que l'on trouve ces arbres en abondance en Afrique – sauf s'ils se sont particulièrement intéressés aux arbres. La Bible igbo a *osisi fig* « l'arbre figue » alors qu'il existe très probablement un mot en igbo pour traduire « figuier ». (Il est possible, cependant, que l'anglais *fig* ait été choisi comme terme neutre, afin d'éviter tout conflit entre les divers termes des différents dialectes igbo.)

Des espèces que l'on ne trouve pas en Afrique. Lorsqu'ils ont à faire à des espèces qui n'existent pas dans leur région, les traducteurs ont trois possibilités :

1) chercher une espèce locale connue qui y ressemble,

2) utiliser une expression qui la décrit ou

3) utiliser un terme général.

Toutes ces approches ont été suivies dans les traductions que j'ai examinées, mais pas toujours de façon appropriée. Considérons-les une à une.

L'utilisation d'espèces connues localement ressemblant à une plante biblique donnée est souvent une bonne solution, surtout dans des textes poétiques.[3] Mais lorsqu'on substitue librement des espèces locales aux espèces bibliques, on risque de porter atteinte la teneur historique et factuelle de la Bible. L'utilisation en hausa de *aduruku* « peuplier », *katambiri* « amandier » et *durumi* « platane » en est un exemple. Nous y reviendrons plus tard.

Dans l'actuelle traduction en hausa, « olive » est traduit par *zaitun*. *Zaitun*, emprunté à l'arabe (comp. l'hébreu *zayit*), n'est pas couramment utilisé en dehors de la Bible où il est resté tel quel, en partie à cause de

[3] Voir, par exemple, « Rafraîchissez-moi avec des nurlota, car je suis malade d'amour » par Kahaïssou Philippe et Saïbou Abel (Le Sycomore N° 8, pp. 6-8) [Rédaction].

son utilisation dans le nom du « mont des Oliviers ». Les olives ne poussent pas au Nigeria. Cependant, il y a un arbre très répandu (*itili*) qui produit un fruit noir ressemblant à l'olive, qui donne de l'huile et qui est consommé dans la vie courante. Il n'est pas de la même famille botanique que l'olivier, mais il me semble que ce serait une solution adéquate.

Un autre exemple où l'on pourrait utiliser le nom d'une plante locale est la mention des mystérieuses « mandragores » (SR). Les commentateurs ne sont pas d'accord sur l'identité de ce que Ruben a ramassé dans les champs de Mésopotamie (Gen 30.14). Le contexte de la Genèse suggère, bien que ce ne soit pas directement dit, que les plantes en question avaient un rapport avec la fertilité. Dans ce domaine, le stimulant le plus populaire au Moyen-Orient, selon certains chercheurs, était la mandragore, terme utilisé dans les traductions araméenne et grecque de la Genèse. La mandragore est une petite plante feuillue qui pousse près du sol et dont la racine peut ressembler à une forme humaine. Il est possible que « mandragore » ait été une traduction d'équivalence culturelle plutôt qu'un choix scientifiquement exact. Plusieurs versions ont simplement translittéré le grec.

La plante elle-même, et surtout le fruit, suggère l'utilisation de l'aubergine sauvage (*« yallow »*) comme équivalent culturel. On tente l'expérience dans la traduction en langue bérom. Cette plante n'a pas la signification culturelle qu'a l'hébreu *dudayim*, mais les traducteurs l'expliquent dans une note. En tiv, les traducteurs ont utilisé *ikehegh*, dont les graines sont censées avoir des propriétés magiques. Cependant, la plante n'est pas très connue. Je préférerais une plante répandue qui ressemble à la mandragore, avec une note expliquant que l'espèce biblique était censée stimuler la fertilité. En bérom, on a suivi cette approche. « Pommes d'amour » (TOB, Semeur, FC) est une sorte d'équivalence culturelle, la « pomme » étant parfois utilisée en littérature contemporaine comme une image du désir sexuel.

D'autres espèces bibliques que l'on pourrait traduire à l'aide d'espèces locales seraient la lentille (Gen 25.35), à laquelle correspondrait une sorte de haricot ; le grenadier (plusieurs occurrences), auquel correspondrait une sorte de fruit d'arbuste, avec une note expliquant que l'espèce biblique était cultivée et avait bon goût ; les pistaches, auxquelles correspondrait une sorte de noix, comme la noix de cajou.

Il faut cependant éviter de donner à une plante biblique le nom d'une plante locale qui ne lui ressemble pas, ou qui a des fonctions ou des connotations populaires différentes. Il semblerait que certains traducteurs

soient néanmoins tentés par de telles équivalences simplement pour éviter les translittérations. Par exemple, dans la Bible hausa, on peut remettre en question *durumi* (un genre de figue) pour le platane, et *katambiri* (un arbuste de la famille gardénia ne portant pas de fruits) pour l'amandier, un arbre fruitier. La traduction « d'amande » en Genèse 43.11 par *baure* « figue » semble être simplement une erreur.

Voici maintenant un exemple de traduction par une expression descriptive : « petites graines blanches » (TEV) au lieu de « graines de coriandre » (Ex 16.31). Certains traducteurs ont utilisé des formules qui me semblent peu satisfaisantes (surtout dans un texte poétique)telles que « un animal comme un cheval » (pour dire « chameau »). J'ai rencontré cette expression fréquemment dans une ébauche des Psaumes. Une tournure telle que « une plante comme le riz » donne l'impression que les lecteurs originaux, ne connaissant pas la plante, avaient eu besoin d'explications. Il vaudrait infiniment mieux maintenir le terme inconnu dans le texte et faire figurer la comparaison avec une plante locale dans un lexique et/ou une note.

La TEV et le FC utilisent souvent une expression générale pour traduire une plante peu connue. De ce fait, les versions nigérianes qui ont suivi littéralement la TEV en contiennent beaucoup d'exemples. Des trois approches, c'est celle qui me semble le moins perturber le fil de la pensée du lecteur dans un passage. Traduire « chêne » par « le grand arbre » (FC en Gen 35.4 ; Lév 6.21) ou, dans certains contextes, par « arbre sacré » (TEV en Gen 12.6 et Deut 11.30 ; FC : « chêne sacré ») est tout à fait justifié. En effet, la signification ou fonction de l'arbre est plus importante dans le récit que le nom de l'espèce. Heureusement, nous commençons à surmonter la résistance à l'utilisation des notes ; maintenant, nous pouvons donc ajouter le nom de l'espèce dans une note, par souci de précision historique.

L'utilisation de termes de classification

Bon nombre de traducteurs nigérians ont utilisé un terme de classification pour qualifier un mot translittéré ; par exemple, « un arbre tamaris » ou « un arbre de la famille tamaris ». Je ne sais pas s'ils étaient conscients qu'en faisant cela, ils « ajoutaient » au texte, ou bien s'ils copiaient la TEV. Certains de ces termes de classification ont cependant besoin d'être vérifiés. Lorsqu'en igbo, on utilise *osisi pepiros* (littéralement « arbre de papyrus »), je me demande si le terme de classification *osisi* est plus large que le terme « arbre », ou si les traducteurs pensaient à tort que le papyrus est une espèce d'arbre.

Nous devons fortement encourager les traducteurs à étudier les termes botaniques de leur langue, et les rapports entre eux. Cela devrait faire partie de séminaires ou d'autres programmes de formation. L'important n'est pas seulement qu'ils connaissent les espèces, mais qu'ils soient conscients des termes généraux qui pourraient éventuellement servir de termes de classification. Les gens ont-ils des termes généraux pour « vigne », « grain », « arbuste », et « arbres résineux » ? A ce sujet, Genèse 1.11 soulève immédiatement un problème relativement difficile en juxtaposant deux termes botaniques généraux : *deshe* « verdure » et *'esev* « herbes ».

Des problèmes plus généraux

D'autres problèmes repérés dans la traduction de termes botaniques sont du même type que ceux qui se posent pour la traduction d'autres termes techniques.

Manque d'uniformité. Chaque projet devrait avoir une concordance, et les traducteurs devraient être encouragés àl'utiliser. J'invite aussi les traducteurs à garder des cahiers dans lesquels ils organisent les termes en catégories (noms d'animaux, d'oiseaux, de plantes, etc.), pour les aider à se souvenir de ce qu'ils ont fait. Dans mon sondage, j'ai remarqué que même des langues majeures échouaient parfois dans ce domaine. En hausa, par exemple, on a « huile à masser parfumée » pour traduire l'hébreu *tsori* « baume » en Gen 43.11, mais « huile parfumée de guérison » en Gen 37.25. En yorouba, on a *igi shittimu* pour « acacia » en Ex 25.5, mais *igi akasia* en Ex 30.1 et 35.7 ; dans le premier cas, les traducteurs ont apparemment translittéré le terme employé dans une version anglaise, et dans les autres, celui d'une version différente.

Parfois deux termes hébreux différents semblent désigner la même plante. Par exemple :[4]

shoqed et *luz* : les deux signifient « amande »

'elah et *'allah* : « térébinthe »

'elon et *'allon* : « chêne »

Erreurs. Il est très gênant de trouver des fautes évidentes dans les Bibles. Comment en hausa a-t-on pu mettre « figue » pour *shoqed* (« amande ») en Gen 43.11 ? Et les trois principales versions nigérianes traduisent « le buisson en feu » (anglais : *burning bush*) par « un feu dans la forêt, la jungle, ou une zone non habitée ». Le problème dans ce cas

[4] Ces informations sont extraites de l'ouvrage de Michael Zohary, cité dans la note 1.

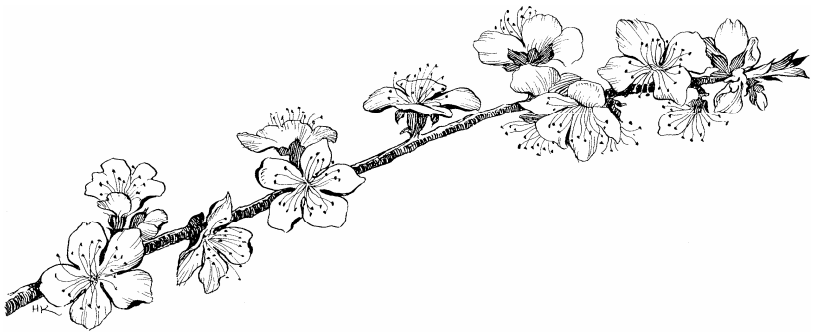
est l'absence de terme général pour désigner des plantes qui sont plus grandes que des herbes mais plus petites que des arbres. Cela est accentué par le fait qu'en anglais nigérian, la signification la plus courante de *bush* (« buisson ») est « zone boisée, non habitée ». Trouver un bon équivalent n'est pas facile. J'ai suggéré *danyen itace* « arbre vert » en hausa.

Une translittération médiocre. Certains traducteurs n'ajustent pas leurs ou les translittérations aux structures de leur langue. Dans les exemples suivants, l'orthographe est celle de l'anglais sans aucun ajustement : fig (figue), olive (olive), vine (vigne), oak (chêne), tamarisk (tamaris), mandrake (mandragore), plane (platane), balm (baume) et almond (amande). Mais c'est peut-être la translittération de « myrrhe » qui pose le plus de problèmes.

Conclusion

Les réflexions ci-dessus résument l'état actuel de mon étude de la traduction des termes botaniques en langues nigérianes. Il est clair que les traducteurs ont besoin de plus d'aide et de ressources dans ce domaine. Et peut-être que certains d'entre eux ont besoin de se consacrer davantage à l'étude des termes botaniques dans leur propre langue.

J'espère poursuivre cette étude, et également l'approfondir. Toute contribution serait bienvenue et m'aiderait à rendre cette étude plus utile pour les autres.



« Ange »

Hart Wiens

Ceci est une traduction abrégée de l'article paru dans *The Bible Translator* 2000 51.2. M. Wiens est le directeur du département Traduction de la Société biblique canadienne.

Le mot « ange » vient du grec *angelos*, utilisé dans la Septante pour traduire le terme hébreu *mal'ak* « messager ». Selon *Le Nouveau Petit Robert*, son sens premier est « Être spirituel, intermédiaire entre Dieu et l'homme, ministre des volontés divines ». La définition de Louw et Nida dans leur *Greek-English Lexicon of the New Testament* est similaire : « un être surnaturel qui est lié à une entité surnaturelle supérieure ou lui sert de messager. »

La plupart des premiers traducteurs de la Bible en français n'ont fait que translittérer le mot grec *angelos* plutôt que d'utiliser un terme idiomatique pour le traduire. Il en va de même pour d'autres langues modernes d'origine européenne. Dans ma brève étude de la traduction de ce terme dans des langues du monde entier, j'ai constaté que la plupart des traducteurs suivent l'exemple des langues dominantes telles que le français ou l'anglais. Soit ils empruntent le mot tel quel, utilisant l'orthographe de la langue dominante, soit ils le translittèrent selon leurs règles d'orthographe.

On peut se demander ce qu'aurait été l'équivalent du grec *angelos* en français et dans les autres langues si les premiers traducteurs de la Bible avaient décidé de suivre l'exemple des traducteurs de la Septante.

Les traducteurs de la Septante ont choisi le terme grec *angelos* pour *traduire*, plutôt que de translittérer, le terme hébreu *mal'ak*. On peut se demander ce qu'aurait été l'équivalent du grec *angelos* en français et dans les autres langues si les premiers traducteurs de la Bible avaient décidé de suivre l'exemple des traducteurs de la Septante. Pourquoi les traducteurs de la Bible ont-ils évité de rendre le mot ainsi ?

Un équivalent tel que « messager » n'empêche pas la confusion possible avec d'autres messagers, tels que des prophètes. Mais comme on le sait en théorie de la traduction, un seul mot dans une langue ne peut pas toujours être traduit par un seul mot dans une autre langue. Pour rendre *angelos/mal'ak* en exprimant les deux aspects majeurs du sens dans la plupart de ses occurrences dans la Bible, il serait

possible d'utiliser une expression telle que « envoyé céleste » ou « messager de Dieu ».

Bien que cette approche s'avère utile, il y a des situations dans lesquelles on ne peut envisager de les utiliser dans la pratique. Et cela, parce que les termes qui traduisent des concepts bibliques clés sont déjà fermement ancrés dans l'usage traditionnel de l'Église, et qu'il est presque impossible de les changer. J'en ai fait l'expérience lorsque j'ai commencé à travailler sur la traduction du Nouveau Testament en kalinga, une langue des Philippines. La culture kalinga était essentiellement animiste, sous de très faibles apparences catholiques, et comme dans toutes les cultures animistes, la langue avait un vocabulaire riche pour désigner les êtres spirituels. J'ai remarqué cependant qu'on ne pouvait pas utiliser ce vocabulaire pour traduire des mots tels que « ange », car l'Église avait déjà établi son propre vocabulaire importé pour ces termes clés, emprunté à l'espagnol par l'ilcano, la langue commerciale de cette région. Les termes religieux établis ignoraient totalement les ressources indigènes de la langue. « Ange » était devenu *anghel* en kalinga, et personne au sein de l'Église chrétienne n'envisageait d'autres suggestions.

Même dans cette situation, il y a cependant un moyen de trouver un équivalent plus compréhensible de « ange ». Il s'agit d'utiliser une expression composée de la forme translittérée et d'un qualificatif ou d'un autre terme qui lui donne l'élément essentiel de son sens : par exemple « ange messager ». Quoi que les lecteurs perçoivent de la forme translittérée, ce genre d'expression clarifie bien que l'on fait référence non à un être humain, mais à une personne céleste ou surnaturelle.

Un autre principe pour la traduction de termes bibliques complexes est de fournir des aides aux lecteurs appropriées, telles que des notes et un vocabulaire ou glossaire. Le Français Courant a une bonne explication dans son *Vocabulaire* : « Les anges sont des *envoyés* ou des *messagers* de Dieu (Gen 28.12). Ils sont parfois aussi les *exécutants* des décisions prises par Dieu (2 Sam 24.16 ; Dan 4.14). Quand il est parlé de *l'ange du Seigneur*, ce peut être une manière indirecte d'indiquer l'intervention de Dieu lui-même (Jug 13.3,20-22). » Les traducteurs disposent d'une abondance d'informations pour les aider à comprendre le sens et l'utilisation du mot « ange » dans les langues originales. Mais ce n'est qu'un aspect de notre problème. On devrait peut-être accorder davantage d'attention à la compréhension culturelle contemporaine de concepts tels que les anges, et à l'influence qu'a le changement culturel sur cette vision.

Points communs

Nous voulons vous donner l'occasion de partager avec d'autres traducteurs vos éléments culturels, linguistiques ou spirituels qui sont semblables à ceux qu'on rencontre dans le texte source. Pour ce premier numéro, nous vous proposons ce résumé du Pasteur Abraham P. Tankoano, engagé depuis 10 ans dans la traduction en gulmancema au Burkina Faso. Cette équipe a fini l'Ancien Testament et vient de finir la vérification du NT en vue de la publication de la première Bible dans cette langue.

Pilier et circoncision

Abraham P Tankoano

Voici deux « points communs » entre la culture gulmance et celle des Galates, destinataires d'une lettre de Paul : l'usage figuré du mot « pilier » et la notion de la circoncision.

Pilier, colonne (grec : *stulos*)

Chez les Gulmance, le pilier est utilisé dans la construction des habitations, surtout dans les anti-chambres. Il s'agit d'un gros bois qui sert d'axe central et sur lequel repose toute la charpente de la maison. La solidité de la maison dépend de celle du pilier.

Dans la langue gulmance, ce mot est utilisé au sens figuré pour désigner une personne sur laquelle tout le monde peut compter. Dans chaque famille, il y a au moins un « pilier ». Ce pilier, c'est la personne sur laquelle repose l'espoir de toute la famille. Elle tient cela soit de son talent, soit de son éloquence, soit de sa force physique ou financière. Aucun membre de la famille ne pourra rencontrer un problème sans qu'elle ne prenne la situation en main.

Alors, dans un verset comme Galates 2.9, où Paul appelle certaines personnes des « piliers » ou des « colonnes (de l'Église) » (TOB, FC, SR), l'équipe n'a eu aucun mal à traduire ce mot, car la notion de pilier existe dans notre langue, avec à peu près le même sens que le mot grec. Même si dans la forme, la colonne des temps bibliques et le pilier de la

maison gulmance ne sont pas identiques, la similarité d'utilisation de ce mot permet une traduction directe.

La Circoncision

Pour les Gulmance, la circoncision fait partie intégrante de la culture. Elle est appelée communément « initiation ». Elle a lieu à des périodes différentes selon les lieux et selon les circonstances. Pour dire qu'une personne est circoncise, on dit « qu'elle est rentrée dans le hangar de la circoncision ». Un garçon ne devient vraiment « homme » que s'il passe ce cap.

Les initiés participent à des rites qui ont lieu hors du village. A cet effet, ils sont mis à part trois mois pendant lesquels ils doivent subir un grand nombre d'épreuves physiques : travaux ardus, chasse dans la brousse, de longues marches la nuit comme le jour, etc. Ils apprennent à vivre en communauté, en partageant tous les biens. Ils apprennent les valeurs morales importantes de notre culture : se soumettre aux supérieurs, respecter les aînés, aider les personnes faibles, prendre des décisions au niveau de la famille.

Les initiés apprennent un langage secret et la confidentialité des enseignements doit être strictement respectée. A leur sortie de la formation, les garçons peuvent désormais prendre part aux décisions au sein de la famille. Ils ne porteront plus les habits qu'ils portaient auparavant. Ils deviennent des « hommes ».

Alors l'homme qui n'est pas encore passé par la circoncision est méprisé par ceux qui y sont passés. Ses paroles ne sont pas écoutées. On ne veut même pas manger avec lui. C'est dans cette optique que toute parole mal placée ou tout travail mal fait est considéré comme l'œuvre d'un incirconcis. On entend dire : « Il parle comme un incirconcis » ou « Il travaille comme un incirconcis. »

Même s'il s'agit de la même intervention physique, la circoncision juive et gulmance sont loin d'être similaires dans la pratique rituelle. Néanmoins, nous notons un point commun : le mépris des circoncis pour les incirconcis. Ce point commun permet aux lecteurs gulmance de comprendre pourquoi les Juifs convertis de Galatie voulaient à tout prix que les nouveaux croyants soient circoncis aussi. Les explications de Paul aux chrétiens de Galatie : « ce qui importe, ce n'est ni la circoncision, ni l'incirconcision, mais la nouvelle création » (6.15) sont alors particulièrement pertinentes pour le peuple gulmance.

Célébrer et chanter les Écritures

Oumarou Alfred et Yakoura Valentin

M. Oumarou est un traducteur du projet vuté. Avec son collègue M. Jean Doussam, il traduit le Nouveau Testament. M. Yakoura est le coordinateur du comité d'alphabétisation en vuté. Le vuté est parlé par 50 000 locuteurs au centre du Cameroun.

Le dimanche 5 décembre 1999, la dédicace des quatre évangiles en vuté s'est tenue au stade de Yoko, au Cameroun. Pour présenter cette publication biblique, on s'est inspiré de la tradition relative à l'accueil d'un grand chef, où le chef est porté par des chevaux, précédé par des femmes mettant des pagnes à terre devant les chevaux, et encadré par ses guerriers. Représentant les deux principales Églises de la région, le père Michel Lachenaud, vicaire général du diocèse de Bafia, et le pasteur Jonas Yema, vice-président de l'Église Évangélique Luthérienne, sont entrés au stade en brandissant la Bible.

Devant eux, des femmes mettaient des pagnes à terre en criant les yous-yous. Entourant le chef, des guerriers avec leurs lances prononçaient des éloges, par exemple :

Sɨrɨgù ! S ɨrɨgù ! S ɨrɨgù ! *Lime ! Lime ! Lime !*
S ɨrɨgù nɨm taŋ kùŋ truį ! *Lime, chose qui mange l'autre fer !*
Nɨm 'Ɓe mvèìn kù ɗàà, *Nous avec chef autre pas,*
Sé wu mwįcaŋ ! *Sauf toi unique.*

A la fin de la procession, la Bible fut présentée au peuple comme le chef qui s'assoirait devant une population en disant : « Me voici, votre chef. Je suis venu parce que… »

Pendant le culte, deux chorales, l'une catholique et l'autre luthérienne, ont chanté des chants composés pour cette dédicace. Ces chorales avaient également chanté la veille, à peu près cinq chants chacune. Entre les chants, il y a eu des saynètes, une forme de communication populaire dans le cadre de grandes réunions telles que des réunions de jeunes ou de femmes. Ces saynètes et les chants furent basés sur des passages des évangiles. Les chants furent accompagnés par des tam-tams traditionnels et des guitares modernes. Certaines mélodies et certains rythmes étaient modernes, d'autres traditionnels.

La pratique de chanter les Écritures a commencé bien avant cette circonstance. Un prêtre catholique a occasionnellement réuni des compositeurs en leur remettant à l'avance des passages bibliques qu'ils devaient méditer pour composer des chants. Ils arrivaient donc à la session avec des chants qu'ils présentaient aux autres pour en retoucher

avec eux la mélodie et les paroles. Puis le prêtre vérifiait la conformité des chants aux textes bibliques pour éviter des faux messages. A la fin, quand les chants étaient déjà bien travaillés, tous les apprenaient. De retour dans leurs villages, ils enseignaient tous ces chants à tout le monde. Le coordinateur du projet de traduction en vuté, ayant constaté que c'était un bon système, veut encourager l'Église luthérienne à faire quelque chose de semblable.

Ces chants sont chantés partout jusqu'à aujourd'hui. On ne les oublie pas. On pourrait même dire qu'ils sont plus populaires que les chants traditionnels, sinon en train de les remplacer. Quand il y a des rencontres au village, ce sont les chants religieux qui sont chantés, surtout ceux qui ont un rythme traditionnel. La mélodie vuté s'entend également dans la liturgie.

Voici l'exemple d'un chant composé par Yakoura. On commence par le refrain, puis chaque strophe développe l'histoire.

Refrain:[1]
Ke'ke nɨme ya lihii mɨkwin
Sgr notre veut nourrir foule

nub əmni tɔsin ŋgii yoo.
gens de-foi mille cinq (particule)

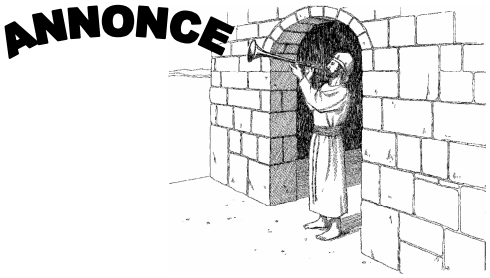
Hərib bɨrɨb ɓe bɨree ŋgii a
poissons deux avec pains cinq (particule)

ŋə ya ndiŋ ŋgab fubti yoo
il avait fait eux rassasier (particule)

ɗa kumsii ya mese ɗaa
alors petits-morceaux étaient restés terre

ɨ yukli candaab coŋ ɨ bɨrɨb yoo
avait rempli corbeilles dix et deux (particule)

[1] Le ton n'est pas représenté ici *[la rédaction]*.



Le Pupitre : un nouvel outil pour les traducteurs de la Bible

John Maire

M. Maire est le coordinateur du Département francophone européen de Wycliffe.

Les traducteurs trouveront sur le **CD-ROM *Le Pupitre du Traducteur*** des ouvrages de base d'accès instantané qui leur faciliteront la tâche. Leur table de travail devrait s'en trouver enrichie et moins encombrée. Ce disque contient une véritable bibliothèque ! Et son contenu s'accroît constamment.

Ce que contient le Pupitre du Traducteur

Bibles : 5 Bibles en français, dont la toute dernière version en français fondamental « Parole de Vie », le NT grec et l'AT en hébreu.

Dictionnaires : On accède aux deux premiers dictionnaires directement en cliquant sur un mot du texte biblique !

- *Dictionnaire biblique* des Éditions Emmaüs ;
- *Dictionnaire biblique pour tous* de la Ligue pour la Lecture de la Bible ;
- *Les maîtres mots de la Bible* de la SIL : neuf mots disponibles ; les autres mots sont en chantier ;
- *Dictionnaire grec-français du NT* de la Société biblique française (Maurice Carrez et François Morel).

Commentaires

- *Nouveau Testament Annoté* (Bonnet et Schroeder 1895, Emmaüs 1983) ;
- *Bible Annotée : Genèse à 2 Samuel* (Godet et collaborateurs)
- Notes de la Bible en français courant ;
- Notes de la Bible du Semeur ;

- Notes essentielles de la TOB ;
- Passages parallèles de la version Segond ;
- Visualisation et commentaire sur l'épître à Tite ;
- Traduction préliminaire des *Notes du traducteur* (en anglais *Translation Notes*).

Livres

- *Comment interpréter la Bible* - A. Kuen (Éditions Emmaüs 1991) ;
- *Entrez dans l'Ancien Testament* (Ligue pour la Lecture de la Bible 1996) ;
- *Entrez dans le Nouveau Testament* (Ligue pour la Lecture de la Bible 1996) ;
- *La Bible à grands traits* (Ligue pour la Lecture de la Bible 1991) ;
- *Une Bible et tant de versions*, Alfred Kuen (Emmaüs 1996) ;
- *Vie et coutumes aux temps bibliques*, J. A. Thompson (Ligue pour la Lecture de la Bible 1989).

Et encore

- 15 articles pour les traducteurs : « Avant de commencer la traduction », « Bibliographie des ouvrages de référence en français », « Comment préparer un glossaire pour le NT », etc.
- *Les Cahiers de traduction biblique* (Série presque complète)
- *Le Sycomore*, édition spéciale pour le CD-ROM des numéros déjà parus.

Les développements prévus

Une priorité sera d'ajouter des commentaires, surtout ceux qui sont faits pour aider les traducteurs de la Bible. Il y a tout d'abord les commentaires qui existent déjà en français comme ceux de l'Alliance biblique universelle. Le commentaire sur l'Évangile de Luc est en chantier et devrait être terminé pour le mois de juillet 2001. Un gros travail reste à faire pour mettre les autres commentaires sur le disque.

D'autres commentaires spécialisés en anglais doivent être adaptés au français, c'est le cas de la série *Notes du traducteur* de la SIL. Éphésiens, Philippiens, Tite, Philémon, 1-3 Jean, et 2 Pierre sont en chantier et seront mis à la disposition des utilisateurs dès que possible.

Enfin, nous aimerions aussi mettre à la disposition des traducteurs des commentaires plus généraux de bon niveau. C'est le cas par exemple de ceux qui ont été édités par la Faculté de théologie de Vaux-sur-Seine. Des travaux ont déjà débuté dans ce sens. Une prochaine version comprendra le dictionnaire Emmaüs avec les images, avec une mise en page améliorée.

Un programme futé et d'usage facile

Pour accéder aux ouvrages qui sont sur le disque, le *Pupitre du Traducteur* utilise un programme appelé *Bible Reader*. Il a été choisi pour faciliter la tâche des traducteurs qui n'ont pas trop l'habitude des ordinateurs : il est facile d'apprendre à l'utiliser, il est très rapide et fonctionne sur beaucoup d'ordinateurs.

Sur le disque vous trouverez un manuel pour l'utilisateur, et un cours pour vous apprendre l'utiliser (appelé *didacticiel*). Une feuille d'explications envoyée avec le disque permettra à ceux qui ont l'habitude de l'ordinateur de connaître très vite les astuces du programme.

Certains ouvrages, dont le manuel et le didacticiel, sont dans un format courant pour la lecture sur écran ou pour être imprimés (format Acrobat Reader).

Enfin, le *Pupitre du Traducteur* est évolutif. Dès qu'un nouveau document est disponible, nous pouvons vous l'envoyer par courrier électronique ou sur disquette. Il vous suffira de le copier sur votre disque dur pour l'utiliser !

Quel ordinateur faut-il ?

Le *Pupitre du Traducteur* fonctionne sur ordinateurs PC (à partir de Windows 95/98 et NT) et Mac (Système 7 et supérieur). Le programme ne demande pas une mémoire particulière, et on peut le faire fonctionner à partir du CD-ROM pour ne pas charger son disque dur.

Comment se le procurer ?

Pour obtenir votre exemplaire du *Pupitre du Traducteur,* écrivez à : Association Wycliffe, Département francophone européen, Rue de la Poste 16, 2504 Bienne, Suisse.

Courrier électronique: Pupitredt@wycliffe.org

Si vous êtes en RCA, au Burkina Faso ou au Cameroun, vous pouvez aussi vous adresser à la SIL de votre pays.

Prix : FCFA 10 000 ou $15.

Le *Pupitre du Traducteur est* un produit non commercial strictement réservé aux traducteurs de la Bible. Vous devrez donc remplir un formulaire certifiant que vous êtes engagé dans ce travail.

L'analyse de discours et traduction en obolo

Uche E. Aaron

M. Uche Aaron est conseiller en traduction pour le *Nigeria Bible Translation Trust* (Société de traduction de la Bible au Nigeria). Il a travaillé en tant que linguiste-exégète et coordonnateur dans le cadre du programme de traduction de la Bible en obolo dans le sud du Nigeria. Voici un résumé de son article paru dans *Notes on Translation* 12.1, p. 1-12 (1999). (Traduction : *Association Traduire la Bible*). Dans sa description pour l'Ethnologue (édition 1990), M. Aaron écrivait de l'obolo, une langue de la famille benue-congo parlée par environ 100 000 personnes : « La langue est enseignée dans les écoles primaires et les collèges. Dans toute la région, des cours d'alphabétisation pour adultes sont organisés par les Eglises et une revue en obolo paraît trimestriellement. » Le Nouveau Testament a été publié en 1991 ; l'Ancien Testament est en cours de traduction.

Dans cet article nous décrivons quelques faits linguistiques illustrant l'importance de l'analyse de discours pour la traduction en obolo, à savoir la chaîne des événements du récit, le discours direct ou indirect et la répartition de l'information.

La chaîne des événements du récit

Dans le discours dit narratif, les propositions qui marquent la progression du récit requièrent souvent l'emploi d'une série spécifique de formes verbales : un aspect-temps particulier, un affixe verbal, une particule ou encore une combinaison de ces éléments. On peut employer certaines particules pour le développement des éléments thématiques et pour la mise en relief des principaux événements du récit, par opposition aux procès qui font partie des informations d'arrière-plan.

Certaines formes servent à lancer le récit, d'autres marquent la progression des événements et d'autres encore signalent des moments décisifs... Si l'on emploie mal ces formes verbales, le langage n'est pas naturel, ce qui rend le récit inintéressant et difficile à suivre.

Dans une langue donnée, le système verbal peut comprendre des formes qui servent à lancer le récit ou à en planter le décor, d'autres qui marquent la progression des événements et d'autres encore qui signalent des moments décisifs ou le point culminant d'un enchaînement d'actions. Si l'on emploie mal ces formes verbales, le langage n'est pas naturel, ce qui rend le récit inintéressant et difficile à suivre. Au contraire, l'emploi à bon escient de ces formes augmente le naturel, la vivacité et l'intelligibilité du récit.

Pour commencer un récit en obolo, il faut employer la forme verbale simple servant à énoncer un fait en l'absence de contexte particulier. En voici un exemple :

nsí éwé	« je suis allé au marché »
ósí éwé	« tu es allé au marché »
îsì éwé	« il, elle est allé(e) au marché »
mîsi éwé	« nous sommes allés, vous êtes allés au marché »

Ce paradigme verbal est souvent employé pour définir le cadre et pour d'autres informations d'arrière-plan qui plantent le décor, par exemple au début d'un nouveau paragraphe.

Une fois le récit amorcé, le préfixe d'aspect *ni* ou *neni* (c'est-à-dire le redoublement de *ni*) est accolé aux principaux verbes pour indiquer la progression de l'action dans le récit :

n**ní**sí éwé	« (ensuite) je suis allé au marché »
ó**ní**sí éwé	« (ensuite) tu es ... »
í**ní**sí éwé	« (ensuite) il, elle est ... »
é**ní**sí éwé	« (ensuite) nous, vous, ils, elles ... »

Aux moments décisifs du récit, la racine du verbe qui exprime l'événement crucial est redoublée ; le verbe suit alors le schéma tonal caractéristique : H'B(B) (où « ' » représente un ton haut descendant).

n'sîsì éwé	« je suis allé au marché »
ó'sîsì éwé	« tu es allé ... »
í'sîsì éwé	« il/elle est allé(e)... »
é'sîsì éwé	« nous, vous, ils, elles... »

Le traducteur peut avoir tendance à se concentrer sur la forme de la langue source et à ignorer la forme naturelle de la langue de son public. De même, s'il se concentre sur une petite partie du texte au point de perdre de vue le discours dans son ensemble, il peut être amené à choisir des formes verbales qui ne conviennent pas dans la langue réceptrice. Ceci est à éviter. Or c'est ce qui s'est passé en obolo, avant que nous n'ayons été rendus attentifs au problème.

Tout au long de la traduction de l'évangile de Marc, l'un des deux traducteurs avait utilisé la forme verbale simple qui sert à lancer un récit. Du coup, les récits concernant Jean-Baptiste et Jésus y avaient l'allure d'une introduction continue, l'action n'avançant pas et n'atteignant jamais son point culminant. La traduction, puérile, manquait totalement de crédibilité. Dans les premiers chapitres de Matthieu, le deuxième traducteur avait employé surtout la forme verbale contenant la racine redoublée, ce qui a eu pour effet de mettre en relief tout ce qui se passait

dans ces chapitres. Cette densité de l'information n'a pas manqué de fatiguer les auditeurs. On s'en est heureusement rendu compte après un atelier de travail sur l'analyse de discours, et la traduction a été corrigée.

Le discours direct, indirect ou autre

En prenant pour modèle les versions anglaises, les traducteurs avaient rendu tout discours direct en anglais par un discours direct en obolo. Pendant l'atelier mentionné ci-dessus, nous avons découvert que l'obolo disposait d'un système de règles complexe régissant le discours direct et indirect, mais aussi le discours semi-direct et semi-indirect. La forme indirecte y était dominante, alors que la forme directe était plus rare. On s'est donc empressé de corriger la traduction rendue peu naturelle par l'emploi exclusif du discours direct. J'ai traité la question du discours plus en détail dans un autre article.[1]

La répartition de l'information

Le Nouveau Testament en obolo a été publié. Il est actuellement utilisé, mais les lecteurs se plaignent déjà de rencontrer des difficultés de compréhension dans les épîtres. J'ai donc décidé de comparer la structure et la complexité des phrases employées pour traduire le premier chapitre d'Éphésiens avec celles de deux textes du même genre littéraire écrits directement en obolo. Cette comparaison m'a permis de comprendre l'origine de ces difficultés dans la lecture des épîtres.

Dans les textes rédigés en obolo, la plupart des phrases comportaient une ou deux propositions. Dix pour cent seulement en contenaient cinq ou plus. La plus longue en comptait sept. Par contraste, la plupart des phrases de la traduction d'Éphésiens 1 contenaient trois propositions ou plus. L'une d'elles en comptait même douze. Il est vivement conseillé de décomposer ces phrases complexes en phrases plus simples tout en veillant à ne pas déplacer l'accent du texte.

L'analyse des deux textes rédigés en obolo a révélé que les informations nouvelles se trouvent en règle générale dans la proposition principale plutôt que dans les subordonnées, tout au moins dans ce genre de discours. Dans la traduction d'Éphésiens c'était le contraire : presque toutes les informations nouvelles étaient contenues dans les propositions subordonnées. De plus, les propositions principales et les subordonnées

[1] "Reported speech in Obolo narrative discourse", dans S. Hwang and W. Merrifield, éds. 1992. *Language in Context : Essays for Robert E. Longacre*. Dallas : SIL et UT Arlington, p. 227-240.

contenaient beaucoup plus d'informations nouvelles que ce n'était le cas habituellement en obolo.

Conclusion

Même si la négligence des caractéristiques du discours n'empêche pas le transfert fidèle des données lexicales d'une langue source à une langue cible, elle affectera à coup sûr ou l'exactitude voire la fidélité à un niveau supérieur. Si l'on n'accorde pas suffisamment d'attention aux caractéristiques du discours, la traduction manquera de clarté ou de naturel, et faux-sens, contresens ou non-sens peuvent en résulter.

Hein ?

La version Segond Révisée traduit Osée 14.9a ainsi :

Éphraïm, qu'ai-je à faire encore avec les idoles?
Je l'exaucerai, je le suivrai des yeux.

Voici comment une traduction qui essaie de suivre de près la SR a rendu ces lignes :

« Gens d'Ephraïm, qu'est-ce que j'ai à faire encore avec les idoles?
Je *les* écouterai, je *les* suivrai des yeux. »

Se trompant de nombre pour le pronom, les traducteurs dépeignent Dieu comme écoutant les idoles !

Qu'est ce que la lisibilité ?

Barclay Newman

M. Newman est le Senior Translations Officer de la Société biblique américaine. Il était le traducteur en chef de la *Contemporary English Version*, une version comparable à *Parole de Vie* (en « français fondamental »). Ce qui suit est une traduction d'extraits de son article « The seven 'other' readability tests » *(The Bible Translator* 1995 46 :4, pp. 417-423*)*.

Qu'est ce qui rend un livre lisible ? Même votre spécialiste en lecture n'en est pas bien sûr. Et il n'y a aucune façon totalement fiable de mesurer la lisibilité. Mais les idées fausses au sujet de la lisibilité sont tellement répandues, surtout au niveau non technique, qu'il serait peut-être utile d'examiner ce qu'est la lisibilité — et ce qu'elle n'est pas.

M. Allan Blair

Une question revient souvent au sujet d'une nouvelle traduction de la Bible : « Quel est son niveau de lecture ? » La plupart des critères de lisibilité mettent l'accent sur la longueur de la phrase et le vocabulaire, bien que d'autres prennent aussi en compte des facteurs tels que les relations grammaticales et la structure de la phrase. Malheureusement, ces mesures ont tendance à être machinales et ne tiennent pas compte des éléments moins faciles à évaluer, qui sont tout aussi importants. Par exemple, une phrase courte peut être plus difficile à comprendre qu'une phrase longue si, dans le premier cas, l'ordre des mots n'est pas naturel et que, dans le deuxième, la phrase coule naturellement. De plus, une succession de trop de phrases courtes et hachées peut en fait avoir l'effet inverse et réduire l'intérêt du lecteur. Il y a un autre facteur qui rend l'évaluation de la lisibilité difficile pour les traductions de la Bible : les réviseurs passent trop facilement sur des constructions absurdes et ne réalisent pas vraiment combien les détails stylistiques aident à évaluer la lisibilité d'un texte.

Somerset Maugham a déclaré : « Il y a trois règles qui régissent l'écriture du roman. Malheureusement, personne ne sait lesquelles. » En gardant à l'esprit qu'il n'y a effectivement aucune règle absolue pour bien écrire, nous tenterons de distinguer certains des facteurs moins mesurables qui facilitent l'évaluation de la lisibilité de traductions bibliques.

Le texte est-il agréable à l'œil ?

La nouvelle *Contemporary English Version* (CEV) a essayé de créer un texte agréable à regarder, avec un vrai mélange d'espaces sur la page. Non seulement la CEV offre-t-elle des vers rythmés en poésie, mais les

lignes sont aussi arrangées le plus esthétiquement possible. Et le changement fréquent de paragraphe en prose rend le texte moins menaçant même pour un lecteur non expérimenté. Un sondage auprès de lycéens et d'étudiants a montré que selon eux, ce qui rendait un livre lisible en tout premier lieu était la brièveté des phrases et des paragraphes.

Un autre facteur qui rend la CEV plus facile à utiliser est la mise en retrait de paragraphes complets pour les citations longues, telles que des paraboles ou des discours. Cela évite la complication de citations dans des citations dans des citations...; dans la CEV, on ne trouve jamais plus d'une citation à l'intérieur d'une autre.

Le texte est-il facile à lire à haute voix ?

Ce facteur est d'autant plus important dans le cadre de la Bible que la lecture à voix haute se fait souvent au cours du culte et dans des groupes de prière ou d'étude biblique. Il est important de souligner que la lisibilité orale d'un texte est liée à l'attention que l'on porte à un certain nombre de détails stylistiques, dont certains seront mentionnés plus tard.

L'écoute du texte est-elle agréable ?

Inconsciemment, beaucoup de lecteurs de tous niveaux prêtent attention aux sons d'un texte, surtout si celui-ci est quelque peu « poétique ». Quelqu'un qui lisait l'évangile de Jean dans une nouvelle traduction – une personne qui avait de l'expérience en théâtre – se rendit soudain compte qu'il s'était mis à lire à haute voix, et qu'il « écoutait » avec grand plaisir. Une autre personne a dit : « Lorsque je lis cette traduction à une assemblée, les gens ne disent pas " Hein? ", mais plutôt " Hmm ". »

Les mots et les constructions des phrases sont-ils courants ?

Les phrases doivent suivre les constructions informelles de la langue parlée courante.

Le texte suscite-t-il et retient-il votre intérêt ?

Un spécialiste de la lecture a dit : « La lisibilité, c'est l'enthousiasme. Un début plein de punch. Un langage puissant et coloré. Une variété de style, y compris des phrases longues et courtes. »

Les idées sont-elles faciles à suivre et à comprendre ?

Un texte qui n'est pas une « lecture obligatoire » – et également certains qui le sont – ne resteront pas longtemps entre les mains d'un lecteur s'il est difficile à comprendre. Même de fidèles lecteurs de la Bible se plaignent que les traductions traditionnelles sont si difficiles à comprendre. Une jeune femme a dit à l'un des traducteurs de la CEV : « Je suis Polonaise et je comprends mieux la CEV que ma propre Bible en polonais traduite dans les années 60. Pensez-vous que ce soit une bonne chose de rendre la Bible si facile à comprendre ? » La réponse est : « Non seulement est-ce une bonne chose, mais c'est notre mission ! » Si certains ne comprennent pas la Bible, c'est en grande partie à cause des traducteurs.

Est-ce qu'il « chante dans votre cœur et dans votre âme » ?

Plaire à l'âme – avant tout – est un élément nécessaire à la lisibilité d'une traduction de la Bible. C'est une caractéristique plus facile à expérimenter qu'à expliquer. Il s'agit de la « chimie » qui se développe entre le texte et le lecteur, et résulte de l'attention particulière que l'on accorde à tous les détails de style littéraire. Lors d'une convention, une personne s'est arrêtée devant le stand de la Société biblique et regardait le Nouveau Testament CEV avec les Psaumes et les Proverbes. Le représentant de la Société biblique demanda : « Connaissez-vous cette édition ? » Elle répondit : « C'est la première fois que j'en vois une avec les Psaumes et les Proverbes. Mais j'ai lu le Nouveau Testament, et il est clair et simple, comme le Christ l'a voulu. Il chante dans mon cœur et dans mon âme ! »

Oracle de Yahvé : traduire une expression peu naturelle

Timothy Wilt

Cet article est une traduction de « Oracle de YHWH » *The Bible Translator* (1999 50:3, p. 301-304). M. Wilt est un conseiller en traduction de l'ABU.

La formule *ne'oum yhwh* se trouve plus de 350 fois dans la Bible hébraïque. Plusieurs versions françaises la traduisent par « oracle de Yahvé » (BJ, Osty, Pléiade) ou « oracle du SEIGNEUR/de l'Éternel » (TOB, SR). La FC et le Semeur utilisent une structure plus naturelle et un vocabulaire plus simple : « le Seigneur le déclare » ou « déclare le Seigneur », selon le contexte. Dans certains contextes, le FC emploie un verbe différent, comme en Jérémie 23.24, où il utilise « demander » :

« Cette formule atteste que le message vient du Seigneur…. Expression caractéristique du langage prophétique, absente seulement de Jonas et Habaquq, on la trouve aussi dans d'autres livres à propos d'interventions prophétiques. Elle vient soit au cours d'un oracle, soit en conclusion, soit, beaucoup plus rarement, au début. »
(note de la TOB, pour Jér 5.9)

Si quelqu'un se cache,
suis-je incapable de le voir ?
demande le Seigneur.
Ma présence remplit le ciel et la terre ;
ne le savez-vous pas ?
demande le Seigneur.

Si l'expression se trouve plus d'une fois dans un verset ou dans des versets consécutifs, le FC peut enlever ou au moins diminuer la répétition, comme en Jérémie 3.12 :

TOB : Va clamer les paroles que voici vers le nord :
Reviens donc, Israël-l'Apostasie – *oracle du SEIGNEUR* –,
ma présence ne vous sera plus accablante.
Oui, je suis un ami fidèle – *oracle du SEIGNEUR* ;
je ne tiens pas rigueur pour toujours.

FC : Reviens, Israël-la-volage.
Je ne te ferai pas mauvaise figure,
car je suis bien disposé,
je ne garde pas sans fin rancune,
déclare le Seigneur.

Dans d'autres contextes (p. ex. Jér 50.20), le FC traduit la formule en employant la première personne du singulier.

TOB : Pendant ce temps, à ce moment même
– *oracle du SEIGNEUR* –,
on cherchera la perversion d'Israël,

FC : *Je le déclare,* moi le Seigneur :
on aura beau chercher alors
quels sont les torts d'Israël,

Notez également dans cet exemple que le FC a restructuré l'ensemble de l'oracle pour éviter que la formule vienne l'interrompre au milieu.

En traduisant de cette manière le FC s'accorde avec d'autres versions contemporaines. Le résultat est un style plus naturel, mais il ne convient pas si l'on veut une traduction à *équivalence fonctionnelle*. Une traduction comme celle de la TOB reste plus proche de la forme de l'original *et* en même temps on a une équivalence fonctionnelle. J'explique cette observation dans les lignes suivantes.

Ne'oum yhwh : une expression peu naturelle

Ne'oum yhwh est une expression peu naturelle.[1] Dans le texte massorétique, l'orthographe de *ne'oum* est d'un « genre unique dans la langue ». Au niveau syntaxique, « l'emploi d'une telle locution nominale est sans parallèle en hébreu ». Lexicalement, *ne'oum* était vraisemblablement déjà archaïque lorsque le prophète Amos l'a employé, au 8e siècle avant Jésus-Christ, sans parler des prophètes exiliques et post-exiliques. Quant au style hébraïque :

> D'habitude, l'hébreu n'insère pas de rappels de la source d'une citation au cours de la citation. Cette formule fonctionne donc d'une manière remarquable ; elle est certainement unique dans sa fréquence et sa répartition. Dans certains des textes tardifs, sa répétition devient excessivement verbeuse.

Dans plusieurs passages, le FC traduit la formule comme si elle ne servait qu'à identifier le locuteur. Mais elle a également la fonction d'insister sur l'authenticité de la parole – de souligner que les paroles proclamées par le prophète proviennent directement de YHWH et qu'elles sont transmises de manière fidèle à la tradition prophétique. Dans des textes exiliques et post-exiliques, l'emploi de cette formule accentue la validité et l'importance de la parole, surtout quand elle est répétée plusieurs fois dans un passage bref.

---

[1] Nous dépendons surtout de l'analyse de Samuel Meier dans *Speaking of Speaking: Marking Direct Discourse in the Hebrew Bible,* Leiden: E.J. Brill 1992. Les citations directes dans ce paragraphe sont tirées des pages 209, 299, et 306. Pour la documentation bibliographique détaillée, voir l'article en anglais.

Non-équivalence fonctionnelle :
rendre naturelle une expression peu naturelle

Dans le FC et dans d'autres versions telles que la *Today's English Version* et la *Contemporary English Version*, la forme peu naturelle *ne'oum yhwh* est traduite comme une formule naturelle, aux niveaux lexical et stylistique. Elles utilisent des locutions nominales et verbales pour traduire cette expression invariable, et les verbes varient : « dire », « demander », « affirmer », « annoncer ».

Ceci représente mal le cadre socio-religieux dans lequel *ne'oum yhwh* est employé. Comme on l'a noté ci-dessus, les prophètes emploient cette formule pour souligner l'autorité de leur parole, souvent face à un public sceptique sinon hostile ayant entendu dans la bouche d'autres prophètes des messages qui semblaient plus réalistes ou satisfaisants. C'est toujours un prophète qui l'emploie, jamais YHWH ; mais la traduction du FC se présente souvent comme si YHWH lui-même insistait sur la validité de la parole. Par exemple, en Aggée, où l'on trouve la formule 13 fois dans l'hébreu, le FC la traduit 11 fois à la première personne, YHWH étant présenté comme le locuteur.

En Sophonie 1.2-3, la *Today's English Version* emploie deux propositions différentes (« Le Seigneur dit » et « Moi le Seigneur, j'ai parlé ») pour traduire *ne'oum yhwh*. Le manuel du traducteur l'approuve en ces termes : « Il convient mieux à l'anglais, évitant une répétition ennuyeuse et marquant la fin d'une section. » Cette affirmation est problématique : ni l'effet probable de cette répétition dans le cadre originel, ni sa fonction ne sont pris en considération. De plus on a supposé trop facilement que la répétition aboutit nécessairement à un style ennuyeux.

A la recherche d'une équivalence fonctionnelle

> Mais maintenant, courage, Zorobabel, – oracle du SEIGNEUR – et courage, Josué, fils de Yehosadaq, grand prêtre, et courage, vous tout le peuple du pays – oracle du SEIGNEUR –, au travail ! Car je suis avec vous – oracle du SEIGNEUR, du tout-puissant. (TOB)
>
> C'est pourquoi, moi, le Seigneur, je vous dis: Reprends courage, Zorobabel! courage, Yéchoua, fils de Yossadac, toi qui es grand-prêtre ! courage, vous, tous les gens du pays ! Mettez-vous au travail, je serai avec vous, je vous le promets, moi, le Seigneur de l'univers. (FC)
>
> *Aggée 2.4*

Dans sa traduction d'Aggée 2.4, la TOB utilise « oracle » trois fois en quelques lignes ; c'est un terme peu utilisé en français, semblable à *ne'oum*, qui était peu utilisé en dehors des textes prophétiques. « Oracle » est un terme religieux, suggérant une communication mystérieuse entre Dieu et l'homme ; de même, *ne'oum* juxtaposé à *YHWH*. La répétition de cette formule frappe dans la TOB, et on la remarque également dans le texte hébreu. L'emploi des tirets indique clairement que la formule ne fait pas partie de la parole de Yahvé. Bref, « oracle du Seigneur » (mieux : « oracle de Yahvé » [BJ, Osty]) est une équivalence à la fois formelle et fonctionnelle, représentant le sens de l'hébreu aussi bien que son style.

En partant du principe que la répétition de la formule hébraïque souligne la source et la fidélité du message prophétique, on pourrait également la traduire en employant des structures plus faciles à lire et en renonçant aux tirets :

> Cet oracle est de Yahvé : « Reprends courage, Zorobabel! »
> Cet oracle aussi est de Yahvé : « Courage, Yéchoua, fils de Yossadac, toi qui es grand-prêtre! Courage, vous, tous les gens du pays! »
> Oui, cet oracle est de Yahvé le tout puissant : « Au travail! Car je suis avec vous. »

Dans d'autres langues, s'il n'y a pas de terme comme « oracle », on peut traduire en utilisant une forme du verbe « dire », comme l'a fait la Septante :

> « Reprends courage, Zorobabel! » C'est Yahvé qui le dit !
> « Courage, Yéchoua, fils de Yossadac, toi qui es grand-prêtre! Courage, vous, tous les gens du pays! » C'est Yahvé qui le dit !
> Et c'est Yahvé le tout puissant qui dit : « Au travail! Car je suis avec vous. »

Conclusion

Une traduction à équivalence fonctionnelle n'emploie pas nécessairement toujours le langage le plus simple et le plus concis possible en évitant les structures plus rares. En langage courant aussi bien qu'en langage littéraire on peut faire preuve de créativité ou innover pour obtenir une traduction à équivalence fonctionnelle. Des procédés tels que l'interruption, la répétition et l'emploi de structures peu fréquentes s'emploient dans le parler quotidien tout comme dans les anciens textes écrits de l'hébreu biblique.

Projets interconfessionnels de traduction de la Bible : six mises en garde

Margaret Hill

Margaret Hill, conseillère en traduction de la SIL, a contribué à la traduction de la Bible dans plusieurs pays d'Afrique. Le programme ngbaka en Rép. démocratique du Congo, dans le cadre duquel elle a travaillé, est décrit dans *le Sycomore n°6*. Ce qui suit est une adaptation de l'article qu'elle a publié dans *Notes on Translation* 13.4 :11-14. (Traduction : *Association Traduire la Bible*)

Nous ajouterons simplement à ses observations : Même si tous les membres d'une équipe de traduction appartiennent à la même ou à une seule communauté chrétienne, chacun devrait garder en mémoire les réflexions de Margaret Hill afin d'encourager ceux d'autres communautés à se servir de la traduction réalisée. Il serait donc souhaitable que, dans la mesure du possible, des représentants d'autres confessions participent à la révision des traductions afin de pouvoir guider les traducteurs sur des points controversés tels que ceux qui sont examinés ci-dessous.

Je sais par expérience que le travail dans une équipe interconfessionnelle pose rarement de sérieux problèmes théologiques. D'autres conseillers en traduction sont bien de cet avis, et ils estiment que si les Églises protestantes et catholiques emploient une terminologie biblique différente, c'est pour des motifs plus culturels et historiques que théologiques. Dans le cadre d'un programme interconfessionnel, il faudra bien sûr se mettre d'accord sur la terminologie à employer dans la traduction. On y parvient généralement avec le temps, pour autant que l'on ait réussi à établir de bonnes relations et à développer un esprit de franche collaboration. Dans certains domaines de la traduction proprement dite, il sera cependant nécessaire d'agir avec prudence. Cet article a pour but d'attirer l'attention sur ces domaines particuliers.

Traduction ou interprétation

Il est important que l'équipe de traducteurs, tout comme les comités de révision, comprenne parfaitement que le but de la traduction est d'exprimer de la façon la plus fidèle possible le sens du texte, sans y introduire la moindre interprétation personnelle ni le moindre parti-pris dénominationnel. Il faut faire preuve de la même vigilance lorsqu'il s'agit de textes annexes tels que les notes de bas de page, l'introduction à un livre ou les articles d'un glossaire. Il faut absolument veiller à ce qu'aucun de ces texte ne contienne des éléments tendancieux : chacun d'eux devra être contrôlé par un conseiller en traduction au même titre que le texte biblique lui-même.

Frère (*adelphos*)

Dans la Bible le mot « frère » prend des sens différents selon le contexte. Il peut s'agir, par exemple, du frère de sang (de même père et même mère, ou ayant un seul parent commun), d'une personne de la même famille, d'un frère dans la foi (coreligionnaire), d'un frère juif, d'un compatriote ou bien d'un voisin. Pour traduire un passage comme Luc 8.19-21 qui fait référence à la « mère et aux frères de Jésus », il est préférable, dans la mesure du possible, d'employer un mot à sens multiple et qui inclut le frère de sang, le demi-frère ou le cousin. Cela ne pose aucun problème dans beaucoup de langues africaines puisque le mot « frère » désigne souvent tous les membres de la famille, proches ou éloignés, ayant le même âge. Toutefois, le choix peut être difficile lorsque les contingences du lexique obligent à préciser s'il s'agit d'un frère de même père ou si l'un est plus jeune ou plus âgé que l'autre. Puisque cela n'est pas clairement indiqué, il vaut mieux opter pour des termes aussi généraux que possible, ce qui permettra de choisir n'importe quelle option. On pourra, si nécessaire, rajouter une note en bas de page.

Textes qui, traditionnellement, donnent lieu à des interprétations différentes

Matthieu 1.25 : « Il ne la connut pas jusqu'à ce qu'elle eût enfanté un fils. » Le problème dans ce verset est le mot « jusqu'à » (*heôs*). Il n'est pas clairement dit, s'il « la connut » ou non *après* la naissance de Jésus. La doctrine catholique affirmant que non, il est préférable de conserver l'ambiguïté dans la traduction.

Matthieu 16.18 : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » La meilleure chose à faire est de traduire ce verset, et le suivant, de manière aussi littérale que possible. Dès que l'on tente d'expliquer cette figure de rhétorique on doit faire face à des problèmes d'interprétation.

« Ceci est mon corps… ceci est mon sang » (*Matt 26.26-28, Marc 14.23-24 ; Luc 22.19-20 et 1 Cor 11.23-25*) : il est également conseillé de traduire ces mots de façon littérale. Si l'on les considère comme des éléments de comparaison, que le point de comparaison soit explicité ou non, leur traduction entraîne des difficultés liées aux particularités d'interprétation qui distinguent des dénominations protestantes telles que les Églises anglicane et luthérienne, et l'Eglise catholique.

Termes problématiques

« *Baptiser* » n'est que l'un de ces concepts clés qui peuvent susciter des controverses. Pour éviter les conflits il peut être nécessaire d'opter pour une translittération pure et simple du mot employé dans la langue officielle du pays. Dans un groupe linguistique, les protestants avaient coutume d'employer un terme qui, traduit littéralement, signifie « plonger une personne dans l'eau ». Les catholiques, quant à eux, avaient choisi un terme qui se traduit par « asperger une personne avec de l'eau ». Le choix de l'expression « donner *batisimo* » a permis de trouver un compromis.

« *Communion/Repas du Seigneur/Messe* » est un autre de ces concepts qui peut être source de difficultés. Bien qu'ils ne fassent pas partie du texte même des évangiles, on trouve quelquefois ces mots dans les titres de sections. Dans la mesure du possible, il vaut mieux employer l'expression « le Repas du Seigneur » qu'on trouve en 1 Cor 11.20.

« *Église* » est un autre mot qui peut poser problème. Ici il peut être utile de trouver un mot d'emprunt qui convienne à tous.

Traduction de l'Ancien Testament

Selon notre expérience, aucun verset de l'A.T. ne présente de difficulté particulière. Les problèmes que nous avons rencontrés relevaient plutôt de la présentation. Traditionnellement, dans de nombreuses éditions catholiques de la Bible, la numérotation des Psaumes est différente de celle des Bibles protestantes. Les livres qui composent l'Ancien Testament sont classés dans un ordre différent. Les responsables ont intérêt à décider du système à adopter dès le début de la mise en œuvre d'un programme de traduction.

Qui plus est, il faut discuter le problème de la traduction des livres deutérocanoniques. Pour les publications interconfessionnelles, l'Alliance biblique universelle recommande d'insérer l'ensemble des livres deutérocanoniques entre l'Ancien et le Nouveau Testaments (plutôt que de les disperser dans l'A.T.). Dans certains cas on pourra envisager deux éditions distinctes : l'une avec les livres deutérocanoniques et l'autre sans. Il est important de discuter ces sujets avec les responsables d'Eglises, toutes dénominations confondues, et avec l'éditeur afin de prendre une décision commune.

Imprimatur pour la traduction des Écritures Saintes

L'acceptation et l'utilisation d'une traduction des Écritures Saintes dans l'Église catholique peuvent en grande partie dépendre de l'imprimatur. Pour l'obtenir, il faut s'adresser à l'évêque du ou des diocèse(s) où la langue est parlée. En règle générale, si des représentants de l'Église catholique ont participé au programme, en tant que traducteurs ou réviseurs, l'imprimatur est accordé de bonne grâce. Le typographe apposera, sur la page adéquate, la signature de l'évêque accompagnée du sceau de l'imprimatur. Sur la même page, on pourra également (et ce sera parfois même nécessaire) donner la liste des Églises protestantes de la région qui ont approuvé la traduction.

Conclusion

De bonnes relations et une bonne communication, construites au fil des ans, sont les éléments clés du succès d'un programme de traduction interconfessionnel. Si tous veulent parvenir à une traduction qui satisfasse toutes les Églises, aucun obstacle ne sera insurmontable. Pour se rencontrer, discuter et trouver un accord, les responsables ne doivent ménager ni leur temps ni leurs efforts. En constatant qu'une seule traduction des Écritures Saintes est utilisée dans toutes les Églises, on sait que les efforts n'ont pas été vains : la traduction fait avancer l'entente et la communion entre les chrétiens des dénominations les plus différentes (voir l'article de M. Henrix dans *Le Sycomore N°6*).

Projets interconfessionnels : questions à considérer

Timothy Wilt

J'ai utilisé ce qui suit comme point de départ pour discuter d'un projet interconfessionnel de traduction. Il est préférable de parler ouvertement des problèmes éventuels et des principes à appliquer pour les résoudre *avant que* le programme ne démarre, plutôt que de partir du principe que tout finira par s'arranger. Les questions qui suivent peuvent aider à évaluer les chances de succès d'un programme interconfessionnel. Mise en garde : les membres de l'équipe de traducteurs ne sont pas les seuls à devoir y répondre. Il est important que les représentants officiels des confessions établies dans la région soient inclus dans la discussion.

1. Chaque confession peut-elle accepter de changer sa propre façon d'écrire ou d'exprimer les concepts ci-dessous (la liste n'est pas exhaustive), de les remplacer par une expression nouvelle ou d'en changer l'orthographe ?

- Ange
- Apôtre
- Baptême
- César
- Ciel
- Circoncision
- Croire
- Croix
- Démon, esprit mauvais/ impur
- Diable, Satan
- Disciple
- Droit
- Église
- Esprit Saint
- Évangile
- Grâce
- Foi
- Jésus, *Messias, Christos*
- Justice, justifier
- Loi (Torah)
- Marie
- *metanoew*
- *Noms propres : orthographe française ou phonologique (ou autre) ?*
- *Noms et orthographe des livres bibliques*
- *Noms et titres de Dieu, surtout : 'èlôhîm, YHWH, YHWH çevâ'ôt, 'adônay, patros, abba*
- Pâque
- Pardonner
- Péché
- Prier
- Le « Notre Père… »
- Miracle
- Parabole
- Prophète
- Pur, pureté
- Royaume de Dieu

- *sabbaton*
- Sacrifice
- Saint, sainteté
- Salut, sauver
- Synagogue, temple
- *Termes désignant les autorités ecclésiastiques : diakonos, episkopos, presbuteros, iereus*
- Vin
- *Logos* (Prologue de Jean

2. Traduction : les différentes confessions sont-elles d'accord sur les grandes options de traduction :
   - Priorité du *sens* sur la *forme* ou inversement ?
   - Choix entre une terminologie et des structures traditionnelles d'une part et un style et un vocabulaire courants d'autre part ?
3. Public cible :
   - Non chrétiens aussi bien que chrétiens ?
   - Les laïcs avec peu de formation chrétienne aussi bien que les responsables des Églises ?
   - Groupe d'âge visé ?
   - Choix de dialecte ?
4. L'orthographe ?
5. Répartition et organisation du travail ?
6. Financement (personnel et matériel) ?
7. Réviseurs ?
8. Tester la traduction ?

Programme de formation en traduction : La Faculté de Théologie Évangélique de Bangui

Mark E. Karan

M. Karan est le coordinateur du Département Linguistique et Traduction à la FATEB.

La Faculté de Théologie Évangélique de Bangui (FATEB), institution de formation de l'Alliance des Évangéliques d'Afrique (AEA), a pour but de « Donner un solide enseignement biblique et théologique, de niveau universitaire, en vue des différents ministères évangéliques ».

Depuis le lancement de son programme de formation en octobre 1977 la FATEB a formé et mis à la disposition des Églises d'Afrique et d'ailleurs près de 200 cadres de niveau Maîtrise et près d'une trentaine de cadres de niveau Licence. Presque tous ses diplômés occupent des postes stratégiques dans leurs communautés respectives ou dans des institutions et organisations chrétiennes diverses.

Forte de ses 22 années d'expérience et constamment animée par son désir d'être à l'écoute et au service des Églises, institutions et organisations chrétiennes, la FATEB, en partenariat avec la SIL International, a lancé en septembre 2000 un nouveau programme : le Programme de Formation en Traduction.

Le but de ce programme est de former des cadres pour les projets de traduction de la Bible et les départements de littérature des Églises. Les principaux cours de ce programme seront :

- Les sciences bibliques (Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament ; Exégèse de la Bible) ;
- Les langues bibliques (grec et hébreu)
- La théologie systématique
- La linguistique
- La traduction
- La littérature orale africaine
- L'anthropologie sociale et culturelle
- Les philosophies et religions africaines
- L'anglais
- L'informatique

Le Programme de Formation en Traduction est un programme de niveau universitaire. Sa durée est de deux ans et amène au D.E.U.G. (Diplôme d'Études Universitaires Générales) en Traduction Biblique.

Les cours d'exégèse que propose la FATEB pour l'année académique 2002-2003 seront particulièrement axés sur l'exégèse à partir des textes hébreux. Pour cette raison, les étudiants qui commenceront le programme en septembre 2001 seront spécialement bien formés pour la traduction de l'Ancien Testament.

Le coût annuel de la formation est estimé à 1 250 000 CFA (12 500 FF ou 2 100 US$) en moyenne pour un célibataire et 2 000 000 CFA (20 000 FF ou 3 330 US$) pour un couple avec deux enfants. Ces taux comprennent le logement, les livres, les frais de santé et de subsistance de l'étudiant.

Vous trouverez ci-dessus une documentation sur le programme. Au cas où vous seriez intéressé, vous pouvez nous contacter à l'adresse suivante : Direction Académique, Faculté de Théologie Évangélique de Bangui, B.P. 988 Bangui, République Centrafricaine ; tél. +(236) 61 14 93 ; Fax +(236) 61 33 30 ; Courriel : fateb@intnet.cf.

Curriculum de la filière de traduction à la FATEB

Cours Année 1 (les unités de valeurs sont indiquées entre parenthèses)

1. En commun avec d'autres étudiants

- Langue : hébreu (12)
- Introduction à l'AT (4,5)
- Herméneutique (1,5)
- Anthropologie culturelle (1,5)
- Littérature africaine (3)
- Un cours à option : musicologie, communication, éducation chrétienne, évangélisation, Islam en Afrique, etc. (1,5)
- Méthode de travail scientifique (1,5)
- Semaine interdisciplinaire et autres activités académiques de la communauté (1,5)
- Anglais théologique 1 et 2 ou deux cours à option (3)[1]

2. Linguistique et traduction

- Introduction à la linguistique (2)
- Introduction à la traduction (3)
- Sociolinguistique (1)
- Planification d'un programme de langue (1)
- Outils informatiques pour la traduction (1)
- Sémantique et pragmatique (2)

[1] Un cours de révision de la grammaire anglaise sera offert hors du curriculum.

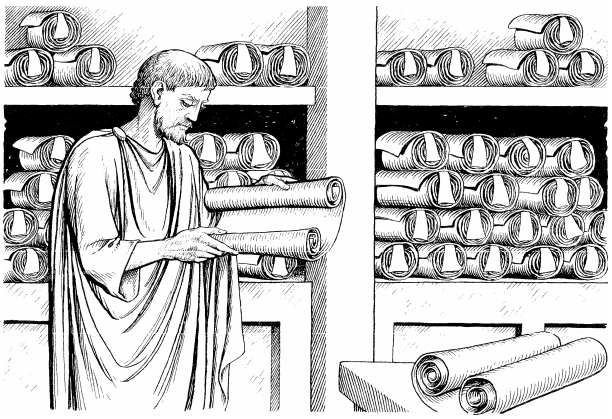
Cours Année 2

1. En commun avec d'autres étudiants

- Langue : grec (12)
- Introduction au NT (3)
- Introduction à l'exégèse de l'AT (1,5)
- Exégèse : AT 2 & 3 (3)
- Prolégomènes (1,5)
- Dieu, création, anthropologie (3)
- Christologie, sotériologie (3)
- Semaine interdisciplinaire et autres activités académiques de la communauté (1,5)
- Philosophie et religions africaines (1,5)

2. Linguistique et traduction

- Traduction 2 (3)
- Traduction d'un livre de la Bible : travaux pratiques (2)
- Analyse phonologique : (2)
- Orthographie et alphabétisation (1)
- Morphosyntaxe (2)



Comment préparer une sélection biblique

Lynell Zogbo[1]

Cet article est la partie principale d'un texte préparé pour les Sociétés bibliques au Burkina Faso et en Côte d'Ivoire. On a renoncé ici aux appendices, dont plusieurs contiennent des illustrations de styles divers. Une présentation du livret entier est prévue pour une édition future du Pupitre (voir p. 30). Quoique l'article vise une sélection produite par une société biblique, nous croyons que la plupart des observations et des principes seront pertinents pour tous ceux qui s'intéressent à ce sujet. Mme Zogbo est conseillère en traduction de l'ABU.

1. Qu'est-ce qu'une sélection ?

Une sélection est un livret composé de passages bibliques traitant un thème précis, par exemple la paix, la résurrection ou le pardon. Elle vise un public précis comme les jeunes, les femmes, les prisonniers, etc. Une sélection peut être liée à des fêtes comme Noël ou Pâques ou à des événements comme la CAN ou le FESPACO. Elle peut aussi traiter des thèmes d'ordre général et du coup être diffusée à tous moments. C'est le cas, par exemple, d'une sélection destinée aux familles ou aux malades.

2. Qui fait la sélection ?

Le projet d'une sélection est normalement initié par une société biblique qui veut atteindre un objectif donné. Mais il peut aussi être lancé ou mis en œuvre à la demande d'un organisme ou d'une Eglise à l'occasion d'une fête ou d'un événement spécial (Jubilée, anniversaire de l'Eglise, etc.). Une sélection peut être faite pour toute une région, par exemple, une sélection sur le SIDA pour toute la région francophone.

Une sélection demande un financement et une stratégie de distribution. Il incombe à la société biblique en question de réunir tous les éléments nécessaires pour la réalisation du projet. Elle doit procéder à la formation d'un comité général pour gérer le projet.

2.1 Choix du comité d'organisation

Le comité d'organisation doit comprendre certains membres de l'Alliance biblique et des représentants des différents Eglises et organismes chrétiens. Normalement le comité doit comporter des hommes et des femmes, et des personnes de toutes les tranches d'âge.

[1] Nous tenons à remercier Mlle Gbongue Elisabeth et Mme Bohoussou Margaret pour leur aide dans la rédaction de cet article.

2.2 Rôle du comité d'organisation

Ce comité supervise le projet. Il doit, en fait, assumer quatre grandes tâches :

1) Identifier le public cible et déterminer le message que l'on veut lui communiquer ;

2) Définir une stratégie de diffusion ;

3) Mettre en place un comité de rédaction; et, à la fin du projet

4) Procéder à l'évaluation de la sélection.

2.2.1. Identifier le public cible et déterminer le message que l'on veut lui communiquer

Dans ce but, il faut avoir une idée précise du public cible :

- Quel est l'âge moyen du public visé ?
- Quel est leur niveau scolaire ? S'agit-il de gens instruits ou d'analphabètes ?
- Est-ce un public mixte (hommes et femmes) ou un public homogène (par exemple, seulement des femmes) ?
- Quel est le milieu social de ce public ?
- Quelle est leur appartenance religieuse ?

Il faut faire un sondage auprès de ce public pour identifier ses problèmes et ses besoins.

Il faut faire un sondage auprès de ce public pour identifier ses problèmes et ses besoins. Ce n'est qu'à l'issue de cette démarche ou qu'au vu de ses résultats que le comité sera en mesure de choisir le thème ou le sujet qui convient le mieux à ce public.

Il faut aussi que le comité détermine le média ou la présentation de la sélection en fonction du public. Si un très grand public est visé, on peut penser à un article à faire paraître dans un journal national. Si l'on veut atteindre des jeunes assistant à un match de foot, on pourra se contenter d'un simple dépliant. Si le public est analphabète, on peut envisager une cassette audio, une émission radiophonique ou une sélection de lecture facile.

Une fois le thème et le média identifiés, le comité peut désigner un sous-comité pour rédiger les textes de la sélection.

2.2.2 Définir une stratégie de diffusion

Quelques personnes pourront être chargées d'étudier les questions suivantes :

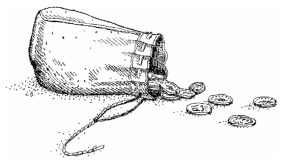
- La sélection sera-t-elle vendue ? Si oui, par qui ? A quel prix ?
- S'il s'agit d'une distribution gratuite, comment la sélection sera-t-elle distribuée ? Par exemple, lors d'une rencontre sportive, la Société biblique peut faire appel aux organismes chrétiens pour les jeunes (GBU, Campus pour Christ) pour aider dans la distribution des dépliants.
- Si la population cible se trouve au loin, comment leur faire parvenir la sélection ? Par exemple, le peuple peuhl du Burkina Faso est nomade. Il faut définir une stratégie de diffusion appropriée.
- S'il s'agit d'émissions radiophoniques, sur quelles chaînes doivent-elles passer ? A la radio chrétienne ? A la radio nationale ? Quelles sont les heures les plus appropriées pour la diffusion du produit ? A quelle fréquence ?

Il faut déterminer le moment le plus propice pour la diffusion, en évaluant le temps de production d'une manière réaliste, afin d'éviter la précipitation à la dernière minute.

Il faut aussi envisager la réaction du public face à la sélection. On peut, par exemple, inviter le lecteur à contacter son Eglise, son pasteur, son prêtre, un autre chrétien ou l'Alliance biblique.

2.2.3 Étudier le financement nécessaire pour produire et distribuer la sélection

Le comité peut décider de faire ce travail lui-même ou désigner un sous-groupe à cet effet.



Il faut d'abord déterminer *le coût de la production*. Celui-ci dépendra :

- Du nombre de personnes visées
- De la nature de la sélection : Est-il question d'un dépliant ou d'un livret ? De quel volume ? Quelle qualité de papier sera utilisée ? S'agira-t-il d'une impression simple ou en couleur ? La sélection comportera-t-elle des illustrations ou des photos ?
- S'il s'agit d'un projet audio, quels seront les coûts de l'enregistrement au studio ? Quelle sera la rémunération des artistes (lecteurs, musiciens, etc.) ? Quels seront les frais de matériel (cassettes vierges, maquettes, etc.) ?

Il faut aussi déterminer *le coût de la promotion et de la diffusion* de la sélection. En ce qui concerne *la promotion*, on peut penser à des distributions gratuites susceptibles d'attirer l'intérêt public. Par exemple, s'il s'agit de sélections pour enfants, on peut envisager une présentation à un orphelinat ou à un centre de pédiatrie. Il va falloir alors comptabiliser le prix de ce don. Si la sélection vise un grand public (comme une

sélection à l'occasion d'une élection nationale), on peut penser à un cocktail de presse en présence de quelques membres du gouvernement et des leaders spirituels de la nation. Dans ce cas, il faut prévoir un budget spécial.

Il faut également penser aux frais liés directement à *la diffusion* de la sélection : déplacements des agents de l'Alliance qui vont déposer le produit dans les différentes librairies, les frais du transport des bénévoles lors d'une diffusion massive, etc.

Le comité doit aussi identifier *la source des financements*. La Société biblique va-t-elle assumer toute la responsabilité des dépenses ou va-t-elle faire appel à la communauté chrétienne ? Il est souvent bon de demander aux Eglises ou aux organismes de participer aux frais de production et de diffusion, car cette participation encourage la communauté chrétienne à soutenir le projet de tout cœur, non seulement financièrement, mais moralement et spirituellement. Par exemple, en Côte d'Ivoire, une sélection sur la réconciliation a été financée conjointement par l'Alliance biblique et toutes les Eglises.

Enfin, le comité doit mettre en place un comité de rédaction qui joue un rôle primordial dans le projet.

3. Le Comité de rédaction

Le succès du projet dépend en grande partie de la composition du comité de rédaction. Ses membres doivent avoir un don pour la rédaction et si possible de l'expérience dans ce domaine. Il est bon que ce comité comprenne des laïcs et des ecclésiastiques, hommes et femmes de toutes tranches d'âges, et de toutes dénominations. Pour des raisons pratiques, il est en général préférable de demander à 1 à3 personnes de rédiger une ébauche, qui sera ensuite soumise à d'autres membres du comité pour évaluation. Normalement le comité de rédaction doit se limiter à un nombre restreint, soit 2 à 6 personnes.

Le succès du projet dépend en grande partie de la composition du comité de rédaction.

Le comité doit obligatoirement s'adjoindre des spécialistes du domaine abordé. S'il s'agit d'une sélection sur le SIDA, le comité doit s'associer des médecins qui puissent vérifier l'aspect scientifique de la sélection. Si l'on vise des prisonniers, il vaut mieux solliciter des gens travaillant dans le milieu carcéral. Si l'on vise des femmes, il faut que celles-ci participent pleinement au projet.

3.1 Rédaction de la sélection

La rédaction d'une sélection est souvent plus difficile qu'une traduction biblique suivie, car on rassemble en général des passages bibliques appartenant à plusieurs livres bibliques qui, du coup, sont forcément tirés de leur contexte. Il faut beaucoup de travail et de réflexion pour pouvoir combiner ces divers textes et créer un texte cohérent, uni et clair. A cet effet, il faut que la sélection biblique soit bien organisée, qu'elle comporte un titre, une introduction, du matériel de transition reliant les passages choisis et une conclusion.

3.1.1 Titre

Il faut choisir un titre susceptible d'éveiller la curiosité des lecteurs et d'intéresser le public cible. Il ne doit être ni trop long ni trop compliqué. Au Burkina Faso, on a publié un dépliant pour la CAN avec un titre très simple, « But ! », mais à double sens : le « but » en football et le « but » de la vie. Parfois les titres à forme interrogative sont appréciés. Par exemple, en Côte d'Ivoire on a publié dans les journaux nationaux une sélection pour Pâques ayant pour titre : « Résurrection : Mythe ou Réalité ? »

En principe, le titre doit être en gros caractères. Dans les sélections plus longues, on peut avoir recours à des titres de sections, qui peuvent apparaître en caractères plus petits.

3.1.2 L'introduction et la conclusion d'une sélection

Il vaut toujours mieux commencer par *une introduction* plutôt que par des passages bibliques. En effet, une bonne sélection conduit au sujet en partant de remarques générales. On peut soulever des questions ou évoquer certaines préoccupations de la vie. On conduit le lecteur au sujet en lui donnant envie de découvrir la réponse biblique à un problème ou une préoccupation particuliers. Par exemple, dans la sélection « But ! », l'introduction attire l'attention du lecteur et pose le thème d'une manière simple et claire :

> Tout sportif a un seul objectif :
> …marquer le but !
> …gagner son match !
> …avoir la victoire !
>
> Dans la vie aussi on veut marquer des buts : avoir un bon travail, des amis, de l'argent, un mari ou une femme convenable, une bonne éducation, de beaux habits, même une jolie voiture. Marquer le but, c'est réussir la vie.

> Toutes ces choses sont bonnes, mais elles ne suffisent pas. L'argent, les amis, et même la santé – tout peut disparaître. Est-ce que ces choses-là constituent donc LE VRAI BUT DE LA VIE ?
>
> La Bible, la Parole de Dieu nous dit que la vie n'est pas seulement faite de choses matérielles. Jésus a dit :…

La sélection doit aussi se terminer par **une conclusion** appropriée. Ceci peut être un mot d'encouragement, un appel à la prière, à la repentance, au pardon ou même une incitation à se consacrer à la lecture de la Bible. Par exemple, dans la sélection destinée aux musulmans au Burkina Faso, « Le Vrai Bonheur », on invite le lecteur à mettre sa confiance en Dieu :

> Alors mettons notre confiance en Dieu.
> Il prend soin de nous.
> Lorsque nous avons des problèmes,
> il vient à notre secours.
> C'est lui qui donne le vrai bonheur.

Dans certaines sélections, il est bon d'ajouter des questions de réflexion pour permettre aux groupes d'étudier la sélection ou mener le lecteur à approfondir sa réflexion sur le sujet. Dans ce même livret, une dernière section offre six questions de réflexion.

Enfin, la sélection doit comporter le nom de l'Alliance biblique qui a réalisé la publication, la ou les version(s) biblique(s) citée(s), la source des illustrations, la date de la publication, et si nécessaire, les droits d'auteur. Il est bon aussi d'indiquer l'adresse postale ainsi que le nom de la rue pour aider les gens à se rendre dans les locaux de l'Alliance. On peut aussi mentionner le numéro de téléphone, de télécopie et/ou d'E-Mail. Par exemple, le livret « Le Vrai Bonheur », se termine comme suit :

> Si cette sélection vous intéresse, vous pouvez
> vous procurer une copie du Saint Livre à
> l'Alliance Biblique au Burkina Faso
> Avenue…
> BP.…
> Téléphone.…

On peut aussi préciser si la sélection est destinée à être distribuée gratuitement. Dans la sélection ivoirienne faite pour les élections, le comité a ajouté : « Cette sélection vous est offerte gratuitement par l'ensemble de la communauté chrétienne et l'Alliance biblique de Côte d'Ivoire. »

Dans une sélection publiée au Ghana, la conclusion présente un résumé des activités et des objectifs de l'Alliance biblique et appelle à soutenir son œuvre moralement et financièrement. Une sélection peut ainsi aider à faire connaître la Société biblique en question.

3.1.3 La rédaction du « corps » de la sélection

Nous voici devant la tâche la plus difficile. Celle-ci comprend plusieurs étapes.

3.1.3.1 La sélection des textes bibliques

Dans un premier temps, le comité doit identifier un très grand nombre de passages bibliques en rapport avec le sujet voulu. Si possible, il vaut mieux trouver des passages dans l'Ancien aussi bien que dans le Nouveau Testament. Il est parfois recommandé de chercher des textes appartenant à des genres littéraires différents : paraboles, proverbes, extraits des épîtres, récits historiques, etc. Dans le livret « Le Vrai Bonheur », par exemple, on trouve des poèmes, des exhortations et des réflexions. Une variété de genres donne plus de liberté et de choix aux rédacteurs lors de la composition du texte. Néanmoins, si un public de lecteurs débutants est visé, il vaut peut-être mieux se limiter à un seul genre littéraire.

Les passages identifiés doivent être étudiés de très près.

Les passages identifiés doivent être étudiés de très près. Il faut tout de suite écarter ceux qui comportent des notions ou des expressions théologiques trop difficiles pour le public visé. Il faut aussi écarter les passages bibliques dont l'exégèse est controversée, ainsi que ceux qui tendent à mettre en évidence les différences entre les communautés chrétiennes. Par exemple, si l'on veut parler de la résurrection, on ne va pas choisir un passage comme 1 Corinthiens 15.29, qui parle du baptême pour les morts. Les biblistes ne sont pas d'accord sur le sens de ce rite, et sa mention n'aidera en aucun cas le lecteur, qu'il soit croyant ou non.

Il faut aussi écarter les passages dont le contenu risque de choquer le public cible, tout en gardant ceux qui sont susceptibles de parler au cœur des lecteurs. Les musulmans, par exemple, n'aiment pas entendre parler du « Fils de Dieu », ni d'un Dieu tri-unitaire. Par contre, ils peuvent être très touchés par les versets parlant du Dieu unique, de la soumission, du rôle des prophètes, etc. Des sélections destinées aux enfants ne doivent pas contenir des passages bibliques non appropriés pour leur âge, par exemple, des allusions ou évocations sexuelles trop explicites.

Cependant, il se peut que certaines notions difficiles soient essentielles au message de l'Evangile. Dans ce cas, on peut aider le lecteur à les comprendre, en les expliquant dans les textes de transition.

Il faut aussi que les passages choisis soient équilibrés d'un point de vue théologique. Le message biblique ne doit pas être déformé. C'est pourquoi une sélection ne doit jamais être publiée sans la vérification et l'accord écrit du conseiller en traduction. C'est au conseiller de déterminer si la Parole de Dieu a été présentée fidèlement. Par exemple, lors de l'élaboration d'une sélection sur la famille, un rédacteur (homme!) a rassemblé tous les passages bibliques conseillant aux femmes de se soumettre à leur mari. Dans la sélection, aucun passage n'était adressé aux hommes ! Évidemment, le conseiller (une femme !) a exigé que cet « oubli » soit rectifié ! De même, une sélection qui promet la prospérité et le bonheur à la personne qui se convertit ne dit pas toute la vérité, car Jésus lui-même a dit que nous aurons des souffrances dans ce monde. Il est plus juste et plus honnête de dire que Jésus nous donnera la joie et la paix, quelle que soit notre situation.

Il faut aussi éviter les allusions politiques susceptibles d'offenser ou de repousser un public donné. Par exemple, une sélection ghanéenne sur le leadership cite le passage de Deutéronome 17.14-20 :

> « Celui que tu établiras à ta tête devra absolument être un roi choisi par le SEIGNEUR ton Dieu : c'est au milieu de tes frères que tu prendras un roi pour l'établir à ta tête, tu ne pourras pas mettre à ta tête un étranger, qui ne serait pas ton frère. » (En anglais : « he must be one of your own people ».)

Bien qu'il s'agisse là d'un bon conseil, on se demande comment le public ghanéen a réagi, étant donné que le président de l'époque était d'origine mixte!

La Bible a été écrite pour un peuple bien défini à une époque lointaine. Il n'y a pas forcement une corrélation directe entre la culture biblique et la nôtre.

En citant des passages bibliques, il faut aussi se rendre compte que la Bible a été écrite pour un peuple bien défini à une époque lointaine. Il n'y a pas forcement une corrélation directe entre la culture biblique et la nôtre. Dans cette même sélection et dans le même passage, nous lisons : « Il [le roi] ne devra pas non plus avoir un grand nombre de femmes… », ce qui pourrait sous-entendre qu'il peut avoir plusieurs femmes, seulement pas « un grand nombre » ! Il faut scrupuleusement veiller à ne pas citer des textes hors de tout contexte sans explication préalable.

Par exemple, dans cette sélection très touffue et bien documentée sur le leadership, quelques phrases de transition auraient aidé le lecteur à mieux situer les textes. On aurait pu dire : « En Israël, le peuple de Dieu est exhorté à prendre un roi qui s'attache à Dieu, qui ne se donne pas à la richesse de ce monde. »

Dans le dépliant « Règles d'Or de la famille » publié il y a quelques années en Côte d'Ivoire, on déplore le même genre de maladresse. On cite Éphésiens 6.5 : « Esclaves, obéissez à vos maîtres d'ici bas avec crainte et respect… ». Or, l'illustration montre un boy-cuisinier et un patron africains. On semble ainsi établir une relation directe entre notre culture contemporaine et la culture biblique, ce qui est parfaitement injustifiable !

Sachant que nous sommes en train de communiquer la Bonne Nouvelle, l'on veillera également à éviter le négativisme et des propos inappropriés. Par exemple, une sélection en anglais consacrée aux soucis de l'être humain commence par la question : « As-tu des soucis? » En ouvrant la sélection, on sent l'attitude « Bien fait pour toi! Tu es un pécheur, c'est pourquoi tu as des soucis ! ». La personne découragée ou dépressive qui lit cette sélection finit par être plus déprimée qu'auparavant !

L'apôtre Paul a dit à Timothée (2 Timothée 2.15) d'annoncer « *correctement* le message de la vérité » (FC), de dispenser « *avec droiture* la parole de vérité » (TOB). C'est un conseil que tout rédacteur doit prendre au sérieux. En tant que traducteur de la Bible ou prédicateur proclamant la Parole de Vie, nous sommes responsables devant Dieu du message que nous communiquons.

3.1.3.2 L'organisation des passages

Le thème doit être développé d'une manière logique et claire.

Il faut établir un plan de présentation. C'est l'une des tâches les plus difficiles dans la confection d'une sélection. Le thème doit être développé d'une manière logique et claire. Par exemple, si l'on veut faire une sélection conduisant des jeunes à se donner au Christ, il faut prévoir des étapes précises. On peut établir le plan suivant :

i L'égarement de l'être humain et son besoin d'un Sauveur
ii La solution divine : le Messie et sa mort sur la croix
iii Comment obtenir le pardon de Dieu et avoir accès à la vie éternelle

Mais même avec un plan, on ne saurait se contenter d'aligner les passages bibliques l'un après l'autre. On ne peut pas citer des versets tirés hors contexte sans explication. Il faut des phrases (dites « phrases de transition ») qui introduisent les passages bibliques et les mettent en relation.

3.1.3.3 Les transitions

Par le passé, beaucoup de sélections ont été rédigées sans que le contexte des passages bibliques soit pris en considération. Or, nous vivons dans un monde où la Bible est inconnue ou mal connue. À cause de ce fait il faut, dans la mesure du possible, reconstituer le contexte biblique, en identifiant avec souplesse et délicatesse l'auteur de la citation ou son contexte d'origine. Dans les sélections, « La Côte d'Ivoire au Rendez-Vous de l'An 2000 » et « Le Vrai Bonheur », les auteurs de certaines citations sont identifiés. On parle de « l'apôtre Paul », du « Messie Jésus », du « prophète Ésaïe » et du « Roi David ».

Le matériel de transition doit être le plus concis possible. Nous voulons mettre en évidence la Parole de Dieu et nous voulons que ce soit elle (et non nos propos) qui parle au cœur des lecteurs. Le matériel de transition ne doit pas être partisan (favorisant ou prenant partie pour les croyances d'une seule Eglise ou d'une école de théologie particulière). Si on parle du baptême, par exemple, on peut citer de nombreux passages jamais évoquer « l'immersion », croyance fondamentale de certaines Eglises protestantes absente d'un certain nombre d'autres traditions ecclésiastiques. Le matériel de transition ne doit pas non plus comporter des termes religieux non essentiels, susceptibles de confondre plutôt que d'informer le public.

Les passages bibliques peuvent être suivis directement des références correspondantes, ou celles-ci peuvent être indiquées à la fin de la sélection. Pour un public qui ne connaît pas bien la Bible, les noms de livres comme « Corinthiens », « Éphésiens » ou « Colossiens » prêtent à confusion, si bien que les références seront avantageusement placées à la fin de la sélection, comme c'est le cas dans « Le Vrai Bonheur ».

3.1.3.4 Quel langage utiliser ?

Le style et le niveau de langue utilisés dans le matériel de transition dépendront du public visé. En général, l'Alliance biblique universelle a pour principe d'utiliser un langage simple, direct et clair. Il faut éviter des phrases lourdes ou denses. Il faut éviter un style trop élevé tout en adaptant le style au public cible. Dans une sélection destinée à des élèves

ou des étudiants, on peut utiliser des expressions courantes dans leur milieu. Ainsi, des traités réalisés par la Société biblique australienne s'adressant aux adolescents utilisent un certain nombre d'expressions courantes chez les jeunes.

Encore une fois, le langage du matériel de transition doit être simple et discret. Son but est d'éclairer ou de mettre en évidence les passages bibliques. En fait, ils doivent pratiquement passer inaperçus .

3.1.3.5 Quelle version biblique choisir ?

Si possible, il vaut mieux choisir une seule version et l'utiliser tout au long de la sélection. Mais parfois il s'avère nécessaire de se référer à deux, voire trois versions. Il est vrai que certains versets « sortent mieux » dans certaines traductions que dans d'autres. Si tel est le cas, on prendra soin de signaler les différentes versions citées à la fin de la sélection.

Etant donné que l'Alliance biblique universelle vise un public interconfessionnel, il vaut en général mieux utiliser autant que possible des versions reconnues pour leur caractère interconfessionnel : la Bible en français courant, la TOB ou Parole de Vie (français fondamental).

3.1.3.6 Format et mise en page

Un principe très important à retenir est que le lecteur doit être capable de différencier les textes bibliques des parties non bibliques. A cet effet, on affectera un corps de caractère donné aux textes bibliques et un autre aux parties non bibliques. Conformément au principe selon lequel c'est la Parole de Dieu qui est en exergue, on préférera les plus grands caractères pour les textes bibliques et utilisera des caractères moins grands pour le matériel de transition, les références, etc. Il est souvent conseillé d'utiliser l'italique pour le matériel non biblique et des caractères romains pour le texte biblique.

Toute la sélection doit être en caractères lisibles, mais ceci est particulièrement important pour le texte biblique. Dans la sélection ivoirienne pour les élections, l'image d'une colombe, beau symbole de la paix, gène en quelque sorte la lisibilité du texte.

Les références peuvent être distinguées du matériel de transition par des caractères plus petits, et figurer à la fin de chaque passage, éventuellement entre parenthèses. Dans la majorité des cas, il vaut mieux écrire le nom complet du livre. Les abréviations diffèrent souvent d'une communauté à une autre et sont inconnues des non-chrétiens.

Les caractères doivent aussi être choisis en fonction du public visé. S'il s'agit d'une sélection pour les enfants, des lecteurs débutants ou des personnes âgées, on a intérêt à utiliser des caractères assez grands. Il faut aussi penser que beaucoup de personnes au village ont une mauvaise vue mais sont privées de lunettes. Tous ces facteurs doivent être pris en considération lorsqu'on détermine la police et les corps de caractère d'une sélection.

Il faut bien aérer la page. Les sections ne doivent pas être trop longues et il faut laisser de l'espace entre elles. Les versets bibliques provenant de livres différents doivent aussi être bien séparés les uns des autres. Si possible, il faut respecter les paragraphes des versions citées.

Les marges doivent être larges. Le comité doit décider s'il veut une marge justifiée ou non à droite. La première solution donne une page plus nette, mais génère parfois des espaces trop grandes entre les mots d'une ligne. Lorsqu'il s'agit de passages poétiques, il est très important de respecter les vers de la poésie. Dans les sélections de lecture facile, on doit veiller à réserver une ligne à chaque phrase ou proposition, pour faciliter la lecture.

On évitera de commencer une nouvelle section en fin de page. Dans toute la mesure du possible, une phrase ne doit pas être à cheval sur deux pages. Par exemple, dans la sélection sur la Côte d'Ivoire, une partie de phrase se trouve isolée au bas d'une page alors que la page suivante aurait très bien pu la contenir tout entière. Il est donc recommandé de faire une maquette le plus vite possible pour étudier la disposition du texte. On a intérêt à concevoir les sélections de manière à ce que le nombre de pages soit un multiple de quatre, pour éviter des pages vides.

En ce qui concerne la ponctuation, il faut être cohérent. Il faut adopter un seul style pour les citations, que ce soit des guillemets «…», "…" ou d'autres encore. Si l'on change de caractère, on peut aussi citer des passages sans guillemets.

Cela peut sembler trop exigeant, mais le conseiller en traduction doit aussi vérifier la mise en page avant l'impression. Les imprimeurs ont leurs propres contraintes et même parfois leurs propres points de vue théologiques ! Dans la sélection « But ! », l'imprimeur a décidé de mettre en exergue certains mots de certains versets. Toutes ces décisions ayant un effet sur la communication et la compréhension du message, le conseiller doit toujours être consulté pour la mise en page, et donner son accord avant l'impression finale. Ceux qui sont désignés pour négocier avec l'imprimeur doivent être très clairs : pas de changement sur le texte arrêté.

3.1.3.7 Illustrations

L'illustration est une image ou un dessin inséré dans un texte pour donner au lecteur envie de lire et pour l'aider à mieux comprendre le texte. Dans le cas des textes bibliques, l'illustration est un élément très important parce qu'elle nous donne une idée d'un milieu ou d'une époque que nous n'avons pas connus. Le comité de sélection fait le choix des illustrations et les teste auprès du public cible.

Tout comme le texte de la traduction, l'image doit être claire et fidèle au texte. Dans une sélection sur Abraham « L'homme qui met sa confiance en Dieu », le texte dit qu'Abraham se met à genoux, prosterné à terre pour adorer Dieu. Mais l'image insérée dans ce texte montre Abraham à genoux, la tête haute ! Ceci démontre pourquoi même les illustrations doivent être vérifiées par le conseiller.

L'illustration doit être d'excellente qualité, et on doit essayer de garder un même style de dessin tout au long de la sélection. L'illustration doit être complète. Certains peuples interprètent mal les illustrations incomplètes de personnes ; il faut donc éviter les images d'êtres humains sans pieds ou les images de bustes ou de têtes seulement.

En ce qui concerne le dessin lui-même, il faut être attentif aux gestes, parce qu'un geste peut être interprété de manières très différentes selon la culture du lecteur. Par exemple, le fait de tendre les mains vers une personne peut être interprété comme un acte bienveillantou comme un acte agressif. Dans les cultures africaines, on ne peut pas offrir un objet à quelqu'un avec la main gauche. Le poing levé peut indiquer la victoire ou constituer une menace.

L'illustration ne doit non plus choquer le lecteur. Dans une sélection pour enfants, Abraham est montré en train de commencer à sacrifier son fils. Il a le couteau à la main, et son visage a une expression effrayante. Cette illustration dépeint mal la scène. De même, dans les livrets traitant la création, la présentation d'Adam et d'Ève doit être conforme aux normes du public cible, tout en illustrant la réalité biblique. Les musulmans n'appréciant en principe pas les images dans la littérature sainte, on leur préférera des dessins géométriques.

On doit répartir les images de façon équilibrée tout au long de la sélection et les varier si possible (personnes, objets). L'image doit être placée très près du texte qu'elle illustre, que ce soit avant, à côté ou après.

L'Alliance biblique dispose de cinq catalogues d'illustrations : Horace Knowles, John Lear, Annie Vallotton, Graham Wade et Darwin Dunham.

Néanmoins on peut utiliser des images réalisées par un artiste local de talent. Parfois on peut utiliser une photo, comme dans la sélection burkinabé « Bienvenue au pays des hommes intègres » qui montre une statue bien connue.

En général, l'illustration est accompagnée d'une explication-légende ou d'une référence. Dans le cas de la sélection, il est possible d'utiliser des images en noir et blanc ou en couleur. Ceci dépendra des fonds disponibles pour la sélection. En général les gens apprécient beaucoup les livrets en couleurs.

3.1.4 Couverture

Le comité choisira la couleur de la couverture de la sélection en fonction du public cible. Dans certaines cultures le rouge est à éviter. Dans le contexte musulman, le vert et l'or sont des couleurs appréciées.

Mais le comité ne saurait faire aucun choix sans test préalable auprès du public cible.

3.1.5 Testing

Une fois la maquette confectionnée, elle doit être testée auprès de la population cible. Des retouches seront apportées à la maquette selon les suggestions et critiques reçues. Ce produit est encore présenté au conseiller en traduction de l'Alliance biblique et avec son approbation, la sélection est envoyée à la production.

4. Évaluation et finalisation du projet

Après la diffusion, le comité d'organisation doit faire le bilan de son travail grâce à une procédure d'évaluation préalablement définie. La sélection a-t-elle eu du succès auprès de la population cible ? On peut recueillir les témoignages de ceux qui ont été touchés. Est-ce que certaines parties de la sélection n'ont pas plu au public cible, ou qui l'ont offensé ? Si une réimpression est prévue, comment améliorer la sélection ? Y avait-il des fautes de frappe ou autres fautes de composition ? Est-ce que les moyens de diffusion utilisés ont été efficaces ? Comment ceux-ci peuvent-ils être améliorés lors de la prochaine diffusion ?

On n'oubliera pas de remercier tous ceux qui ont participé à la confection d'une sélection. Si le travail a été long et ardu, on peut même penser à un repas de remerciement pour les membres du comité. Il faut que chacun soit félicité pour le rôle qu'il a joué et sache si le projet a été

un succès ou non. Si une sélection a été très bien reçue ou permis d'atteindre une population assez particulière (nomades musulmans, réfugiés, etc.), on peut adresser un rapport au Centre mondial de l'ABU à Reading en vue d'une publications dans les « Nouvelles bibliques » ou d'autres revues. On peut inclure une photo de la diffusion de la sélection ou d'un lecteur en train de la lire.

Si la sélection est susceptible d'intéresser d'autres sociétés bibliques, il faut penser à envoyer une copie au secrétaire régional ou au conseiller en programmes, pour qu'ils puissent faire connaître votre travail à d'autres. Par exemple, une sélection pour Noël peut servir dans plusieurs pays de la francophonie. Le partage nous permet de diffuser un plus grand nombre de sélections de meilleure qualité.

Une publication en français peut nous sembler attrayante et particulièrement appropriée à notre public. Il faut cependant savoir que très souvent la simple traduction d'un texte n'a pas le même effet que le texte original. Il faut donc adapter le texte tout en le traduisant. Par exemple, le livret « Familles en détresse » aborde un problème crucial pour tous les Africains, mais sa présentation et ses emphases ne correspondent pas à certains publics cibles. Il vaut mieux, dans ces cas, s'inspirer d'un produit existant dans une autre langue, et faire une sélection qui répond directement aux besoins du groupe cible. C'est la démarche que nous avons suivie avec la sélection « La Famille », publiée maintenant en français et dans plusieurs langues africaines.

Conclusion

La Bible nous exhorte : « Que vos propos soient toujours bienveillants, relevés de sel, *avec l'art de répondre à chacun comme il faut*. » (Colossiens 4.6). Que Dieu nous aide à *entendre* les questions qui préoccupent les gens qui nous entourent ! Qu'il nous aide à *trouver les messages bibliques appropriés* qui répondent à ces questions et à les présenter d'une manière convenable et compréhensible pour sa seule gloire !

Une vision pour l'année 2025

John Maire

Dans les milieux de Wycliffe et de la SIL, on parle de plus en plus d'une « Vision pour l'année 2025 ». Cette « vision » est en fait une nouvelle façon de percevoir l'avenir qui devrait nous aider à repenser le présent. L'idée a été développée par John Watters, l'ancien directeur de la SIL pour l'Afrique, qui est maintenant Directeur international. Il s'est rendu compte que dans le meilleur des cas, on ne pouvait pas envisager une traduction dans toutes les langues avant 2150. Et il s'est surpris un jour à rêver l'avenir autrement. De là est née cette vision qu'il y ait d'ici à 2025 une traduction en cours dans chaque langue qui en a besoin.

Il s'agissait donc d'avancer l'échéance. Et ce qu'on fait normalement, c'est accélérer... en travaillant plus vite et davantage, en chargeant davantage le bateau. Or il est clair que tous nos membres étaient déjà surchargés, que les départs en retraite dépassaient le nombre de personnes recrutées. Mais au fond, avancer l'échéance n'était probablement pas l'élément le plus important. Ce qui est central, c'est que la traduction de la Bible ne se limite pas à mettre le Livre dans la langue de tous les peuples une fois pour toutes. Il faudrait que cela devienne l'affaire de l'Église de tous les peuples, qu'ils en soient les artisans aussi bien que les bénéficiaires.

Nous avons toujours encouragé cela dans la mesure où nous avons travaillé avec les Églises et fait équipe avec les locuteurs des langues sur lesquelles nous travaillons. Mais il y a un pas à franchir pour aller plus loin. Nous sommes trop centrés sur nous-mêmes. Le monde change très vite. Or, tout en initiant de nouveaux programmes et en exploitant de nouvelles idées, nous devons prendre nos distances par rapport à un modèle de fonctionnement qui est encore utilisable dans bien des endroits, mais qui est de plus en plus dépassé.

Pour opérer un tel changement, il fallait d'abord identifier nos fondements, les valeurs qui existent depuis nos débuts et qui resteront à la racine de notre identité. Six ont été identifiées :

1. Dieu utilise sa Parole pour transformer les personnes de tout âge.
2. La langue maternelle est la langue qui peut toucher les cœurs comme aucune autre langue ne peut le faire.
3. Nous ne voulons pas travailler seuls mais faire équipe avec d'autres, dans un esprit de service.

4. Notre vocation ne se limite pas à faire le travail, mais comprend la transmission de la vision et du savoir-faire.
5. Nous voulons effectuer un travail de qualité, en utilisant les méthodes et les technologies modernes.
6. Nous ne voulons pas nous limiter à ce qui nous paraît possible, mais faire confiance à Dieu pour l'impossible.

Ce qui peut ou doit changer est vaste et pas toujours très clair. Mais globalement, on pourrait dire que c'est notre culture d'entreprise qui doit changer. Par exemple, l'Église non occidentale dépasse aujourd'hui en nombre de deux à trois fois l'Église occidentale. Ce n'était pas le cas il y a 25 ans ; par conséquent, la mission n'est plus principalement occidentale. Il nous faut absolument nous adapter à cette réalité. Nous voulons donc travailler dans deux directions : premièrement en cherchant à faire équipe avec un maximum d'Eglises, de missions et d'organismes intéressés, et deuxièmement en orientant la carrière de nos missionnaires beaucoup plus vers la formation, l'encadrement et la transmission de la vision que vers la réalisation d'une traduction dans une langue précise.

L'Assemblée mondiale de l'ABU adopte un objectif élargi

Larry Jerden et Andrea Rhodes

Ce qui suit est extrait de deux articles qui ont paru dans les *Nouvelles bibliques* de l'ABU (décembre 2000, No 356), dans une traduction due à Claire Bedot.

Réunis du 10 au 14 octobre 2000 à Midrand, en Afrique du Sud, plus de 360 délégués représentant 138 sociétés bibliques du monde entier ont pris des décisions importantes au cours de la 5e Assemblée mondiale de l'ABU en vue d'équiper l'Alliance dans toute sa diversité pour son ministère au 21e siècle.

L'Assemblée mondiale s'est ouverte, au son des tam-tam africains et par un défilé coloré de bannières réalisées par des dizaines de sociétés bibliques du monde entier. L'un des moments forts de l'Assemblée a été, à n'en pas douter, la « soirée sud-africaine » organisée par la Société biblique d'Afrique du Sud. Cette soirée proposait un spectacle africain de niveau international et un discours de l'ancien archevêque du Cap, Mgr Desmond Tutu.

L'archevêque a félicité les sociétés bibliques de transmettre la Parole de Dieu « aux enfants de Dieu dans le monde entier ». Il a parlé de son propre amour pour la Bible, et raconté aux personnes présentes comment la Parole de Dieu l'avait soutenu, lui et d'autres chrétiens sud-africains, pendant l'époque de l'apartheid. « La Parole de Dieu nous a encouragés si merveilleusement dans notre lutte contre l'un des systèmes les plus oppressifs du monde, a-t-il commenté. Pendant cette période sombre, elle nous a donné l'assurance que nous vivions dans un univers moral, et que la liberté et la justice l'emporteraient. »

Le spectacle de cette soirée toute particulière bénéficiait de la participation du Quartet à cordes de Soweto, de la chorale Imolonji Kantu, un groupe de marimba, et de la chanteuse chrétienne Liz Pass. « Cela a été merveilleux de voir des gens participer à la louange à l'africaine, et de découvrir combien les Africains aiment adorer Dieu, raconte Liz Pass. Cela a également été amusant de voir tant de gens de différentes cultures embrasser "le style proprement africain" de certains moments de louanges. »

Mais les délégués n'ont pas seulement été encouragés : ils ont également entendu des défis. Un exposé sans complaisance présenté par Jon Jeffery, responsable de la recherche de l'ABU, et Loida Ortiz, conseiller en édition de l'ABU, a souligné la situation critique des groupes de personnes non atteintes dans un monde en rapide évolution. Ils ont encouragé les sociétés bibliques à agir, mues par leur compassion,

et à transmettre la Parole de Dieu à un public plus large et d'une manière plus pertinente. « Au cours des dix dernières années, nous avons publié six milliards d'éditions bibliques, a déclaré M. Jeffery. Cela représente une édition biblique pour chaque être humain. Mais la réalité est bien différente – il y a des moissons entières de personnes auxquelles nous n'avons pas transmis la Parole. » En mentionnant les analphabètes, les enfants victimes de la prostitution et les malades du sida, M. Jeffery a affirmé qu'il faut que les sociétés bibliques suivent l'exemple de Jésus, « en allant trouver nos contemporains et en leur racontant des récits qui leur parlent de leurs peurs, de leur désespoir et de leurs rêves ».

Certains exposés comprenaient des vidéos, de la musique et du théâtre pour accroître leur impact. Un exposé présenté par Mae Alice Reggy-Mamo et le pasteur Pedro Arana a encouragé les délégués à développer leur vision de l'œuvre biblique en participant à des programmes holistiques. Mme Reggy a déclaré que les sociétés bibliques ne devraient pas devenir des « agences sociales » mais qu'elles devraient « travailler aux côtés des associations engagées au niveau social afin de mettre la Bible à la disposition » de ceux qui ont le plus besoin d'aide. Par comparaison avec une parabole biblique, elle a qualifié l'illettrisme, la faim, le chômage, la pauvreté et le désespoir de « démons » qui oppriment les gens, aussi bien au sein des sociétés en voie de développement qu'au sein des sociétés développées. Pour montrer comment le fait de fournir la Bible avait contribué à apaiser des problèmes sociaux, elle a évoqué la transformation de la « ville des ordures » du Caire, la libération des esclaves du sexe au Ghana, et le programme *Pain de Vie* pour les enfants du Pérou.

Le pasteur Fergus Macdonald, Secrétaire général de l'ABU, a encouragé l'Assemblée à réfléchir à la question « Que devons-nous devenir ? ». « Notre réponse à cette question, a-t-il remarqué, devrait être déterminée par une autre question : "Qu'est-ce que Jésus veut que nous devenions ?" » En réponse à cette question, le Secrétaire général a affirmé aux délégués que les personnes travaillant pour l'œuvre biblique devaient devenir des « disciples » de Jésus, qu'ils devaient être des personnes « en apprentissage », et, qu'il leur fallait, en toutes circonstances, être des « optimistes ». En suivant Jésus, a-t-il noté, ils ne devraient pas communiquer un jugement contre les Églises de traditions différentes, et ils devraient suivre l'exemple du Christ, qui servait les pauvres. Apprendre, a noté M. Macdonald, tient davantage de l'apprentissage que de la scolarité – et il a encouragé les délégués à apprendre comment être des serviteurs autant que des dirigeants, à apprendre à accepter les autres malgré les différences doctrinales, et à apprendre à surmonter les préjugés en travaillant ensemble.

A propos des lourdes contraintes financières qui pèsent actuellement sur le fonctionnement de l'ABU, le Secrétaire général a appelé à l'optimisme plutôt qu'au pessimisme. Au bout du compte, a-t-il expliqué, « notre plus grande ressource n'est pas le financement accordé par les sociétés bibliques aux programmes de l'ABU, bien que ce financement soit d'une importance vitale. Ce n'est pas même le personnel compétent des sociétés bibliques ou de l'ABU, bien que tous soient consacrés. Notre ressource la plus importante est la Parole elle-même.

Lors des séances officielles, qui marquaient l'aboutissement de deux ans de préparation, les délégués ont adopté pour l'ABU une Déclaration d'objectif élargi, modifié la structure de ses instances administratives pour qu'elle soit plus diverse dans sa constitution, et confirmé la direction qu'ils s'étaient fixée il y a quatre ans à Mississauga, au Canada.

La nouvelle Déclaration d'objectif représente un changement significatif pour l'Alliance. Traditionnellement en effet, l'ABU a toujours décrit son objectif comme étant de fournir la Bible dans diverses langues et sous diverses formes. La Déclaration ajoute que désormais, l'Alliance doit s'engager à « aider les gens à entrer en dialogue » avec la Parole de Dieu. Elle met également l'accent sur la nature interconfessionnelle de son œuvre, depuis longtemps synonyme de l'Alliance biblique. La Déclaration prépare le chemin pour que les sociétés bibliques publient des ouvrages qui aideront les gens à comprendre la Bible, en plus de la simple production de la Bible elle-même. Elle affirme que « pour mener à bien [sa] tâche, l'Alliance biblique travaille en partenariat et en collaboration avec toutes les Églises et organisations chrétiennes ».

« Depuis toujours, nous parlons d'approche interconfessionnelle, commente Markku Kotila, secrétaire général de la Société biblique finlandaise, mais c'est la première fois dans l'histoire de l'ABU que nous l'incluons dans notre Déclaration d'objectif et, par conséquent, dans nos statuts. »

Historiquement, la plupart des responsables des sociétés bibliques viennent des dénominations protestantes, mais il y a toujours eu un désir de travailler avec toutes les Églises. Ces dernières années, la collaboration avec les Églises catholique et orthodoxes s'est développée rapidement.

La nouvelle Déclaration d'objectif omet la tournure par laquelle le mouvement des sociétés bibliques a insisté, tout au long de son histoire, sur la nécessité de ne pas s'engager dans l'interprétation des Écritures. Depuis longtemps en effet elles insistent sur le fait qu'elles publient la Bible « sans notes ni commentaires doctrinaux », cette expression traduisant une convention aussi ancienne que l'œuvre des sociétés bibliques elle-même.

« Au cours du processus de consultation, certaines régions ont soulevé la question de l'absence de cette tournure, poursuit M. Kotila, mais le groupe de contrôle des structures pensait que ce n'était pas la meilleure manière de décrire l'objectif de l'Alliance biblique, qui est de servir toutes les Églises, et qui inclut naturellement une volonté d'éviter les commentaires doctrinaux qui pourraient choquer l'un ou l'autre de ses partenaires. »

Le document sur la direction stratégique, qui est structuré en fonction du Document sur l'Identité et la Déontologie, insiste sur des points tels que le fait de communiquer plus efficacement, de développer le travail sur les programmes holistiques, d'introduire de nouveaux médias, de partager les ressources, et de chercher à être plus efficaces. Les délégués ont reçu ce document par un vote unanime. Voici sa première partie :

L'identité et la déontologie de l'Alliance biblique universelle

En tant que communauté mondiale, les sociétés bibliques nationales se rassemblent au sein de l'Alliance biblique universelle (ABU) pour se consulter et s'entraider mutuellement, et pour œuvrer ensemble dans le cadre de leur tâche commune consistant

> à diffuser la Bible le plus largement possible, de manière efficace et à bon escient
>
> - dans des langues et des médias correspondant aux besoins des êtres humains dans le monde entier
> - dans des traductions à la fois fidèles aux textes bibliques dans leurs langues originales et propres à faire comprendre le message biblique
> - à des prix qui soient à la portée de tous
>
> et à aider les gens à entrer en dialogue avec la Parole de Dieu.

L'Alliance biblique cherche à mener cette tâche à bien en travaillant en partenariat et en collaboration avec toutes les Églises et avec les organisations paraecclésiales.

Étude biblique : 2 Cor 4.1-7

Christian Bonnet

Ce qui suit sont des extraits de l'étude biblique que M. Bonnet a donnée à l'Assemblée mondiale de l'ABU en octobre 2000. M. Bonnet est le secrétaire général de la Société biblique française.

…A Corinthe, Paul rencontre une opposition très dure à la fois de la part des judéo-chrétiens qui lui reprochent de tourner le dos à la loi de Moïse et de la part des chrétiens influencés par la culture grecque pour lesquels seul compte le salut de l'âme. Paul écrit donc cette épître dans un climat très polémique et il se trouve dans l'obligation de défendre son apostolat.

Seulement, lorsqu'on examine de près le vocabulaire que Paul utilise, on réalise qu'il ne cherche pas à s'auto-justifier. Il n'utilise aucun des mots de la culture grecque que l'on pourrait trouver normalement dans ce contexte : le mot *timé* (honneur), le mot *doxa* (dignité), le mot *telos* (autorité), le mot *arché* (commandement), le mot *bathmos* (rang), le mot taxis (position élevée), le mot *leitourgia* (liturgie). Ces mots sont pourtant souvent entrés dans nos traditions ecclésiastiques, mais je constate que Paul se refuse à les utiliser pour décrire son ministère. Il préfère parler de *charis* (grâce) et de *diaconia* (service).

Au verset 2, Paul rappelle aux Corinthiens les 3 principes de base qu'il s'efforce toujours d'observer dans son travail. 1) *Rien de secret, rien de honteux*. … 2) *Se conduire sans fourberie*. … 3) *Ne pas falsifier la Parole de Dieu*. Pour Paul cela signifie ne pas céder à la demande permanente des uns et des autres de prêcher un Evangile plus facile, c'est-à-dire une religion où l'on se contenterait d'observer des préceptes, ou une religion où l'on ne s'occuperait que de son âme.

Pour nous qui sommes engagés dans le travail de traduction biblique, cette phrase résonne tout spécialement. En France, nous avons deux chantiers de traduction en cours. Pas un seul jour ne se passe sans que je tremble en me disant : Est-ce que nous sommes vraiment fidèles au message biblique ? Est-ce que nous transmettons en vérité la Parole de Dieu contenue dans la Bible, pour que cette parole soit capable de résonner encore aujourd'hui, de combattre les forces du chaos, de faire naître la vie ?

Beaucoup de chrétiens soutiennent le travail de l'Alliance biblique universelle, nous en sommes infiniment reconnaissants au Seigneur. Mais ces chrétiens peuvent nous apporter quelque chose de bien plus important que l'argent. Demandons-leur aussi le soutien de la prière pour que

l'Esprit de Dieu inspire nos équipes de traducteurs et pour que l'Esprit de Dieu éclaire pour nos peuples le sens des Écritures que nous préparons.

Car là est bien le problème. A quoi sert-il de distribuer des millions de bibles, si les vies ne sont pas transformées ? De plus en plus de sociétés bibliques s'engagent dans des programmes pour faire lire et pour faire comprendre la Bible, et je crois que c'est heureux. Cela prouve que nous avons évolué, nous avons fini de croire naïvement qu'il suffisait qu'une bible entre dans une maison pour que tous ses habitants deviennent de solides chrétiens.

Ayons le souci d'utiliser dans nos traductions les mots d'aujourd'hui dans leur sens d'aujourd'hui, sinon cela signifie que nous ne communiquons qu'avec un groupe de privilégiés déjà imprégnés de culture chrétienne.

En tant que sociétés bibliques nous sommes tenus par une exigence scientifique dans nos traductions de la Bible, et c'est normal car il s'agit d'un texte de référence. Mais notre rôle est aussi d'inciter les prédicateurs à aller plus loin, à ne pas se contenter de répéter la Bible, mais à se servir de nos traductions comme d'un tremplin, à développer un message de Dieu pour aujourd'hui.

L'inculturation de l'Évangile, nous commençons à en parler depuis quelques années. C'est un domaine dans lequel nous avons encore du mal à entrer, tant le colonialisme a laissé sa marque dans nos mentalités, que nous soyons du nord ou du sud. Mais cette inculturation est une condition impérative, j'en suis convaincu, pour que nos contemporains puissent découvrir l'extraordinaire pertinence de la Parole de Dieu aujourd'hui et pour que nous mêmes nous vivions une vie chrétienne inventive qui ne soit pas la simple récitation d'un passé révolu.

Après avoir fait ce travail d'interprétation, si nos contemporains ne veulent pas de cet Evangile car ils le trouvent trop exigeant, alors nous pourrons peut-être invoquer un aveuglement spirituel, comme Paul le fait au verset 3.

Mais il serait malhonnête de mettre sur le dos du prince de ce monde et de l'aveuglement qu'il provoque le fait que nous ne faisons aucun effort pour exprimer la Bonne Nouvelle de l'Évangile dans les préoccupations et le vocabulaire d'aujourd'hui. Au risque de vous choquer, je dirai que répéter à l'identique aujourd'hui un message biblique lyophilisé depuis 2000 ans, cela revient à falsifier la Parole de Dieu. Notre soi-disant fidélité à la Parole est une trahison de la Parole si elle ne s'incarne pas tout à nouveau dans la vie d'aujourd'hui et dans la culture d'aujourd'hui…

…Au verset 5 [se trouve] la confession de foi la plus concentrée que l'Église chrétienne ait jamais produite. Elle tient en 3 mots : *iésous christos kurios*. Jésus-Christ est le Seigneur. Cette confession de foi en trois mots nous relie à tout le passé de l'histoire d'Israël, à toute l'actualité du salut de Dieu et à tout l'accomplissement de son Royaume. …

Paul, dans le verset 6, utilise une cascade de métaphores lumineuse, à croire que sa conversion sur le chemin de Damas lui a laissé quelques cuisants souvenirs. « Dieu a brillé dans nos cœurs », ça c'est une expression pour les juifs. « Pour faire resplendir la connaissance de sa gloire », ça c'est une expression pour les Grecs. Cette gloire qui rayonne sur le visage du Christ, elle est venue illuminer notre vie, sans que nous le méritions d'aucune sorte. Par nous-mêmes, nous sommes incapables de produire la moindre lumière. Nous ne pouvons que refléter la gloire du Christ, pour reprendre une image dans le dernier verset du chapitre 3. « Refléter la gloire du Christ », telle est la vocation des chrétiens, pour l'apôtre Paul. …

Comprenez bien mes amis, nous n'avons aucune puissance en nous-mêmes. S'il est vrai que la Parole de Dieu éclaire le monde, alors nous ne sommes que son support. S'il est vrai que la Parole de Dieu est une eau vive, nous ne sommes qu'un arrosoir. S'il est vrai que la Parole de Dieu est une semence, alors nous ne sommes que le sachet en papier qui protège les graines. Et si la Parole de Dieu est un trésor, alors nous ne sommes qu'une cruche en terre pour la contenir.

Cette image de la cruche de terre, que l'on trouve au verset 7, bien sûr elle évoque la fragilité. Le moindre choc, et la cruche se casse. Mais cette image a une signification toute personnelle pour l'apôtre Paul. Lorsqu'il était plongé dans le noir complet à Damas, après être tombé de cheval, Dieu appelle Ananias et lui dit : « Va, cet homme est un instrument que j'ai choisi pour répandre mon nom. » Et en grec c'est le même mot *skeuos*, « vase » qui est utilisé. Paul est choisi par Dieu comme un vase à parfum pour répandre l'odeur de sainteté de son nom. …